TISONS D'HERCULE,

OU

FRAGMENS

pour servir de supplément et de suite aux Lettres confidentielles sur les relations intérieures de la Cour de Prusse depuis la mort de Frédéric II.

CAHIER IV.

A PARIS 1808.

TABLE

DES MATIÈRES.

EXPLICATION

DES VIGNETTES SUR L'ENVELOPPE DE CE CAHIER.

La vignette du titre représente Hercule, vêtu de la peau de lion, armé de la massue, entreprenant un de ses travaux les plus difficiles, et commençant à nettoyer les étables d'Augias Roi d'Elisée. Ces étables n'avoient pas été nettoyées de long-tems, et il étoit à craindre que le bétail ne périt dans sa propre pourriture. Ce fut en partie pour opérer cette réforme, en partie pour occuper Hercule lui-même que celui-ci reçut l'ordre de nettoyer ces étables. On supposoit avoir écrasé son héroïsme par ce travail. Mais il arrêta par des digues, le cours des deux grands fleuves Alphée et Pénée, il en conduisit les eaux à travers les étables, et ces eaux enlevèrent tous les immondices. Le Héros paroît ici avec toute sa dignité, son bras nerveux se prépare à déblayer les immondices entassés durant plusieurs siècles, afin de préparer pour le corps et pour l'ame un air plus pur.

Sur la vignette à la fin du cahier, Hercule ne paroît plus comme le Héros de la force; mais il en a encore l'extérieur, la peau de lion et la massue. Ce n'est cependant qu'un uniforme de parade; elle n'habille point un Héros plein de rigueur; mais un homme mou et énervé. Il ne sait plus se rendre redoutable, son extérieur seul doit encore en imposer, et lui faire supposer la force que son bras n'a plus. Il est assis tout près d'Omphale; celle-ci a tellement maîtrisé sa sensualité que, pour lui plaire, il a mis les habits qu'elle portoit, et lui a donné en échange sa peau de lion et sa massue; il va même jusqu'à filer à ses côtés, en éloignant les emblêmes de sa force. De ce moment, Hercule a cessé d'être héros, il n'est plus en état de prêter à ses frères un bras secourable; la volupté a énervé sa force céleste. — Il n'est pas rare de voir des héros se dépouiller de leur peau de lion qui n'en a même que l'apparence, l'échanger contre le vêtement d'une fille de joie, et eux-mêmes en habit de nonnain donner lieu aux scènes les plus déshonorantes.

CORRESPONDANCE.

Suite des lettres sur l'administration d'approvisionnement de l'armée Prussienne.

1806.

ERFURT étoit le terme desiré de notre fuite. Plus on approchoit de cette ancienne et célèbre ville, plus on se sentoit allégé; la crainte de l'ennemi diminuoit avec la distance où l'on étoit de ses murs. Le malheureux qui est devenu le jouet des flots et qui lutte avec la mort saisit le premier arbrisseau, incertain s'il y trouvera un appui solide. Ainsi toute la masse des fuyards s'avançoit vers la ville qui ne pouvoit plus éloigner d'elle-même les calamités de la guerre. Erfurt étoit la seule idée qui occupât tous les esprits; on s'inquiétoit peu de ce qu'on deviendroit au delà. Ce manque de réflexion étoit pardonnable à la troupe; il lui étoit permis de soupirer après le repos et après des subsistances. Mais quel étoit le plan des Chefs en conduisant l'armée à Erfurt? Je serois curieux de l'apprendre.

Croyoit-on Erfurt assez grand et assez important pour contenir tous les fuyards avec leurs appartenances? Supposoit-on que l'armée s'y formeroit de nou-

veau, et que la forteresse seroit en état de se défendre? Espéroit-on d'y trouver l'armée de réserve? C'est ce que nous ne déciderons point. Il étoit triste pour ceux qui pénétroient le véritable motif de cette retraite de se convaincre que la rapidité des manoeuvres du vainqueur ne laissoit plus aucune autre route ouverte aux fuyards.

Les Saxons firent mieux. Ils laissèrent Erfurt à gauche, et marchèrent directement sur Langensalza et Mühlhausen.

On vit bientôt ce qu'on avoit à attendre d'Erfurt considéré comme point de retraite. De même qu'on n'avoit pas deviné trois ou quatre jours plutôt le but des François, lorsqu'ils passèrent la Saale à Saalfeld, Naumburg et Dorndorf, ainsi l'on s'apperçut trop tard qu'Erfurt n'étoit pas tenable, comme on l'avoit espéré, et qu'on eut mieux fait d'aller avec les Saxons à Langensalza. Il entra dans la ville autant de fuyards qu'elle pouvoit en contenir, et lorsqu'il ne fut plus possible d'y faire entrer aucune voiture, on ferma les portes, et tout ce qui n'étoit point entré fut obligé de chercher son salut en tournant autour des murs, pour chercher plus loin sa route.

La terreur et la désolation remplissoient la ville. Les blessés s'établissoient dans les rues; on n'avoit pris aucun arrangement pour les recueillir, on ne fit point de logis, et la multitude affamée ne trouva point de subsistances. Les rues étoient si remplies qu'on ne pouvoit plus y passer. On s'apperçut alors avec dou-

leur qu'on s'étoit fait illusion. Beaucoup se décidèrent, après quelques momens de relâche, à continuer incessamment leur route, et c'étoit un bonheur pour Erfurt qui ne pouvoit contenir une telle multitude. Au reste, chacun passoit ou demeuroit à son gré, il n'y avoit aucune trace d'ordre ou de commandement. Des officiers eux-mêmes qui arrivoient peu à peu avec leurs détachemens s'éloignoient sans faire bruit. Vous me demanderez, mon ami, s'il n'y avoit point de commandant dans la ville? Sans doute. On vit dans la journée du 15 le Major de Br. se faire raser et habiller tout à son aise, prendre tranquillement son déjeuner, et donner une réponse à peu près uniforme à tous ceux qui s'annonçoient chez lui — qu'il n'avoit aucun secours à donner, et que chacun eût à pourvoir à sa sûreté, comme il l'entendroit.

Les troupes arrivèrent tout le long du jour isolément; les plus forts détachemens étoient de 50 hommes, la plupart sans officiers. Elles se réunirent sur le Petersberg où elles se rangèrent d'après leurs uniformes. Les officiers qui étoient présens, prirent le commandement de ces débris de l'armée, et ce ne fut que vers le soir que l'on prépara des logis dans la ville. La petite surface du Petersberg offroit un tableau de toutes couleurs par la variété des uniformes Prussiennes. Tout y portoit l'empreinte du désordre. La cavalerie, l'infanterie, l'artillerie demeurèrent tout le jour sur cette place, sans aucun plan et sans aucun but, On ne fit rien pour soulager ces troupes, ni pour les em-

ployer. On auroit dû leur porter des vivres de la ville pour leur rendre des forces; mais sur la montagne il n'y avoit rien. Les vivandières même manquoient d'eau de vie. Les arrangemens étoient tels qu'il parut que de cent ans on ne s'attendoit à la guerre. Les bâtimens destinés à l'économie étoient d'une malpropreté révoltante.

Le point capital étoit la *défense de la place.* On eût dû, sans doute, s'en occuper avant que l'armée se mît en campagne. Mais le 15 Octobre il n'en étoit pas encore fait mention; si peu qu'il étoit très décidé que la place n'avoit autre chose à faire que de se rendre dès que l'ennemi approcheroit. Les Canoniers se tenoient, à la vérité, à côté de leurs canons sur le Petersberg d'où ils pouvoient faire beaucoup de mal à l'ennemi, mais ils n'osèrent tirer un seul coup. „Nous ne „pouvons point nous défendre, dit le Commandant; „nous sommes hors d'état de tenir. Si nous faisons „feu sur les François, je les connois, ils feront feu „sur nous; et nous avons ici 5000 quintaux de poudre „à découvert. Réfléchissez, Messieurs, que s'il y tom„be un boulet de canon, nous volons tous au ciel!" Ainsi parla le Commandant qui devoit, le premier en tour, parvenir à l'honneur de défendre dans cette campagne une forteresse Prussienne contre les meilleurs soldats de l'Europe; qui, du moins *pendant un tems*, auroit pu soutenir cette défense avec honneur, et auroit donné par là un exemple à suivre aux autres Commandans.

L'après-midi on entendit une forte canonade à une médiocre distance. „C'est le Duc de Weimar, disoit-„on, qui en est aux mains avec l'ennemi; dans peu „nous serons libres." Et du Petersberg on portoit les regards sur tous les points de l'horizon. Cette attente ne fut pas longue. Tout le militaire reçut ordre de quitter sur le champ la ville et de se réunir sur le Petersberg; on leva le pont, et quelques coups de canon dirigés sur la ville annoncèrent l'approche des vainqueurs. En un clin d'oeil les rues furent desertes, les maisons fermées; l'angoisse de la mort y régnoit.

Quelques troupes traversèrent les rues, apparemment pour renforcer les gardes anx portes. Dans le même moment on vit du Petersberg une longue ligne de troupes Françoises, que l'on estima de dix-mille hommes, s'avancer et faire front vers la ville. L'aile droite s'appuyoit à une grande route, (si je ne me trompe, la chaussée de Simmerda) l'aile gauche à un bois. L'aile droite tira quelques coups de canon contre la porte de la ville; les canons des remparts répondirent, et avec assez de succès pour que cette aile se trouvàt obligée de reculer de quelques centaines de pas pour être hors de la portée du boulet.

Dans cet instant, un Colonel François des cuirassiers, nommé *Palia*, arriva comme parlementaire au Petersberg et s'y arrêta environ une heure. On avoit cessé de tirer et il s'en retourna. On voyoit dans la salle de parade du Commandant quelques vestiges des anciennes coutumes des Germains, une grande table

pleine de caraffes vides. On avoit traité, en buvant, les grandes affaires de l'Etat, nos pères en faisoient de même; mais ils avoient mérité leur vin, ou du moins ils travailloient à le mériter après. Cependant dans cette circonstance aussi, le vin fut gagné.

Les plus prévoyans et les plus braves d'entre les Prussiens étoient dans de grandes inquiétudes. Ils ne voyoient aucun préparatif de défense, et craignoient de finir leur carrière par une capitulation déshonorante, et sans s'être défendus.

Les Canoniers, postés à côté de leurs canons, étoient furieux de n'oser faire feu. Ils prétendoient tous, je ne sais si c'étoit avec raison, que la ligne Françoise se trouvoit précisément dans une direction qui l'exposoit à être renversée aisément. Peut-être que le courage que ces braves gens avoient encore conservé les fit juger trop à leur avantage. Il fut bientôt connu que l'on s'occupoit de la reddition de la place. On assura en même tems que la capitulation seroit très-honorable, ce qui donna encore quelque consolation.

Le parlementaire ne tarda pas à revenir, et l'on apprit des choses assez inquiétantes, et qui ne font pas beaucoup d'honneur au Commandant. Le Colonel François s'étoit informé, dès sa première visite, selon l'usage militaire de la Généralité qui se trouvoit dans la ville afin de traiter avec elle au sujet de la reddition; mais le Commandant avoit passé sous silence le Prince d'Orange et le Maréchal de camp de Moellendorf. J'ignore s'il en avoit agi de même rélativement

au Général Larisch. Lorsque le Colonel François revint pour la seconde fois à la porte de la ville, il fut reçu par un autre officier Prussien que la première fois. Cet officier qui probablement ne savoit pas le François et qui pouvoit bien être dans l'idée que le Maréchal de Moellendorf étoit l'autorité supérieure à laquelle il falloit s'adresser, lui mena directement le parlementaire. Moellendorf avoit lui-même été dans le cours de l'après-dinée sur le Petersberg. Eclairé des rayons du soleil couchant, il avoit cherché de tous côtés l'ennemi; mais son grand âge, l'âge de 85 ans, ne pouvoit pas lui laisser une grande activité. Il étoit en pelisse, avoit un bonnet et des bottes de pelisse et se faisoit conduire. Le Colonel François le trouva malade au lit; tous deux furent surpris. Le respectable vieillard étoit très embarrassé d'une visite aussi peu propre à répondre à sa dignité et à toute sa carrière militaire. Le Colonel, homme estimable, plein de feu et d'activité tempéra, par ses procédés honnêtes, l'embarras du Maréchal. Il lui témoigna l'intérêt qu'il prenoit à son indisposition, la joie inespérée qu'il éprouvoit de faire la connoissance du premier Général Prussien, événement qui devoit faire époque pour tout officier, et la satisfaction qu'il trouveroit à terminer avec lui l'affaire de la reddition de la ville. Il ne lui cacha pas d'être fort mécontent du Commandant qui avoit voulu le priver de ce bonheur. Après un instant de conversation, le Maréchal auquel, avec tous les ménagemens et toute la délicatesse possible,

cette visite ne pouvoit faire plaisir, le pria d'avoir égard à son indisposition, et de retourner au Petersberg où le Commandant avoit l'autorité nécessaire pour traiter la capitulation.

Le vainqueur retourna au Petersberg, mais il y accosta d'une si forte réprimande le Commandant et les Officiers qu'ils avoient l'air d'être devant lui en pénitence. Il avoit déjà, dès la première entrevue, été peu content de leurs procédés. Ils étoient hautains, brefs dans leurs paroles, et les assaisonnoient même de piquanteries dont on ne peut guères faire usage, que lorsqu'on a l'intention de se défendre. Il leur apprit dans quel rapport ils se trouvoient avec lui, leur fit comprendre que ce n'étoit pas le tems de s'exprimer de la sorte, que pour lui, il étoit disposé à faire tourner la capitulation à leur avantage autant qu'il seroit en son pouvoir, mais sous condition qu'ils s'y prissent d'une autre manière; qu'au reste, depuis qu'il étoit instruit du personnel de la Généralité Prussienne qui se trouvoit dans la ville, il se voyoit obligé de faire préalablement son rapport au Grand-Duc de Berg. Il les quitta, après cette courte remontrance. Les officiers stupéfaits s'entreregardoient avec confusion; le découragement se peignoit toujours davantage dans tous leurs traits. Ils se fortifièrent cependant encore, à l'aide des caraffes, ce qui donna lieu à plusieurs explosions d'héroisme qui s'éteignoient en naissant.

Le Duc de Berg a pour principe, dans ses opéra-

tions militaires, une prompte exécution. Il ne laissa pas long-tems dans l'attente de leur sort ces colonnes vacillantes de la monarchie Prussienne qui comptoient sur leur infaillibilité, comme sur un fondement très solide. Le Colonel tant redouté reparut, et annonça à toute l'assemblée que le Grand-Duc étoit fatigué de leurs délais, qu'il leur apportoit *l'ultimatum*, la capitulation telle qu'elle *devoit être*, et telle qu'on fut obligé de la signer sans opposition.

On s'étoit bercé d'espérances flatteuses; on croyoit et l'on disoit même hautement que la Garnison se retireroit avec toutes ses armes, et ne seroit point faite prisonnière de guerre.

Il se peut même qu'on ait commencé la capitulation sur cette base; car les François avoient intérêt à se mettre au plutôt en possession d'Erfurt, afin de pouvoir continuer leur marche; mais par une conduite imprudente, on perdit l'avantage que donnoient les circonstances, de se tirer avec honneur d'un embarras où l'on restoit sans talent et sans courage. Au moins auroit-on pu cacher à Erfurt une grande foiblesse ou plutôt une grande tache du caractère militaire Prussien; on ne se seroit pas hâté de donner un mauvais exemple; on n'eût pas manifesté *la legèreté avec laquelle les Officiers Prussiens abandonnent le soldat*, le peu d'attachement qu'ils ont pour les troupes, le peu de soin qu'ils en prennent, l'indifférence avec laquelle ils sacrifient à leur lacheté tant de braves gens et ne cherchent pas même à adoucir leur sort par des

conditions avantageuses dans une capitulation. Ce ne fut pas assez de livrer à la captivité, sans un coup de fusil, sans coup d'épée, ces guerriers qui avoient apporté du champ de bataille encore assez de courage pour se défendre dans cette place, ou pour gagner au moins une capitulation honorable, on agit même avec si peu d'honnêteté à leur égard qu'on leur fit illusion, ou leur cacha ce qu'il y avoit de déshonorant dans la capitulation, et on leur donna l'assurance qu'elles se retireroient, les armes en main, et iroient joindre l'armée du Roi. Cette assurance fit un bon effet sur les soldats désespérés; ils demeurèrent tranquilles; ils cessèrent de se plaindre des fausses mesures qu'on avoit prises pour leur subsistance, et du manque de patriotisme qui se montroit sensiblement dans la ville d'Erfurt. L'espérance de rejoindre le Roi leur fit tout oublier.

Avant de continuer mon récit, je vous répète, que toutes les troupes qui s'étoient rendues ici d'Auerstaedt, du lieu de sépulture de la gloire Prussienne, manifestoient le plus ardent désir de se défendre.

Ainsi se passa le 15 Octobre. Dès le matin du 16, des Employés militaires François vinrent lever l'inventaire de la forteresse. Les soldats étoient découragés et presque privés de sentiment dans les bouges et les greniers où on les avoit logés. On eût dit qu'ils étoient tombés dans une sorte d'abâtardissement et d'insouciance, parcequ'ils n'étoient plus vivifiés comme force active, et qu'on les avoit désorganisés. La jour-

née se passa dans l'inaction; ils étoient réduits à une modique subsistance, et regardés de mauvais oeil par les habitans. Une ironie amère et la joie de les voir malheureux sembloit les poursuivre; le bas peuple d'Erfurt sourioit au désastre des Prussiens; il n'y avoit que les gens sensés, ceux qui préfèrent l'ordre et un gouvernement tranquille à la guerre et aux innovations qui portàssent sur l'avenir un regard sombre. Ils avoient appris à aimer le gouvernement Prussien, et ne faisoient au Roi qu'un seul reproche, celui d'avoir étendu son pouvoir sur des provinces isolées de ses Etats et qu'il ne pouvoit défendre. Ce reproche me paroit bien fondé; un coup d'oeil jeté sur la carte fait voir l'isolement de ces provinces disséminées dont l'acquisition est cependant le fruit de la prudence si vantée du ministère. Mais en voilà assez sur cet article. Dix mille hommes, au nombre desquels étoient tant de braves, furent les victimes innocentes de cette politique absurde, sans mettre en ligne de compte tout ce que cette petite ville avec ses districts avoit déjà couté lorsqu'elle fut incorporée aux Etats Prussiens et qu'elle reçut une organisation nouvelle.

Le 16 Octobre se passa à transporter du Petersberg dans la ville tout ce qui étoit propriété particulière; et dans ce transport il se fit mainte capture. Le Commandant descendit de la montagne où il étoit long-tems demeuré dans l'inaction, mangeant ses revenus sans les mériter, et cachant sa foiblesse sous le voile de son autorité. Les officiers se promenoient oisivement dans

les rues; et ce que je vous ai déjà dit de l'inutilité dont fut pour eux la leçon du malheur se retraça dans toute leur conduite à Erfurt. Ils n'étoient ni convertis, ni corrigés; ils ne témoignoient ni colère, ni tristesse; c'étoit toujours l'ancienne arrogance, la forfanterie, une grossièreté platte. Quelques-uns lançoient des imprécations assez énergiques d'avoir été obligés de capituler sans défendre la place; et cependant personne ne s'étoit avancé pour s'opposer aux démarches du commandant. Les soldats nourrissoient encore l'espérance que la garnison demeureroit libre; cette idée les tranquillisoit, ou au moins cette espérance les engageoit à cacher leur dépit.

La reddition de la place devoit avoir lieu le 17. Dès le matin tout fut en mouvement. Les troupes ne cachoient plus leur inquiétude et leur douleur. La multitude très mélangée de compagnies et de bataillons que cette malheureuse retraite avoit réunie à Erfurt, fut, aussi bien qu'il étoit possible, compassée et allignée à la Prussienne, et le cortège funèbre défila hors des portes. On tira vers la gauche et on se posta au pied du Petersberg.

Un moment après, on entendit le tambour des vainqueurs. Ils traversèrent la ville en colonnes serrées, non point en parade et dressés comme des poupées par le bâton du caporal, mais tels qu'ils avoient quitté le champ de bataille et qu'ils s'étoient levés de leur couchée sur la terre et en plein air. La victoire qu'ils menoient avec eux faisoit seule leur parade. Cou-

verts de leurs redingottes, ils portoient outre leur sac et leurs gibernes assez pesantes des morceaux de viande et de grands pains. Quelques-uns avoient implanté le pain sur leurs bayonnettes.

Les officiers n'avoient ni écharpes, ni cordons; leurs sabres n'étoient point ornés de porte-épées. Comme les soldats ils étoient en redingottes et portoient leur sac sur le dos.

Leur pas étoit accéléré, comme la marche du tambour étoit rapide; ils paroissoient ne faire aucune attention aux Prussiens qui se tenoient sous les armes. Leur regard inspiroit la terreur. La cavalerie et l'artillerie diversifioient les deux colonnes qui traversoient la ville l'une à côté de l'autre. La marche fut d'une longueur insupportable. Enfin on fit halte, faisant face aux Prussiens.

Que je voudrois pouvoir quitter ici la plume, et détourner mon coeur d'un objet dont le souvenir rouvre une plaie encore saignante! Mais je vous ai promis le récit de cette catastrophe. Cependant je serai bref; il se passa au Petersberg des scènes que la plume la plus habile ne décriroit point.

Encore une fois il faut que je frappe le militaire Prussien de la discipline de la vérité et que je confesse mes propres erreurs. Vous savez, mon ami, tout ce que j'espérois des défenseurs de ma patrie, avec quelle assurance et par quels raisonnemens je réfutois ceux qui manifestoient encore des doutes. Je me trouvois aussi au pied de ce malheureux Petersberg sur le-

quel jamais factionaire Prussien n'auroit dû monter, et qu'on eût mieux fait de laisser à l'Abbé Gunther et à ses pieux collègues; parceque mieux vaut encore sur une montagne fortifiée un prêtre oisif qu'un mauvais commandant. J'étois au bord de cette montagne, au bord de l'abîme où alloit s'engloutir la gloire Prussienne. Les sentimens les plus douloureux m'oppressoient. La présence seule des troupes qui attendoient ici leur anéantissement moral me rendit à moi-même et au désir d'observer ce qui se passeroit.

Avec une inquiétude qui croissoit d'un moment à l'autre, les Prussiens fixoient leurs regards sur la troupe qui défiloit en leur présence. Les uns insultoient avec fureur, d'autres paroissoient accablés de honte, la plupart étoient tourmentée par la douleur, quelques-uns ne manifestoient que de la curiosité. Ce qu'il y eut de plus révoltant, ce fut la conduite de quelques officiers. Ils passoient en revue l'extérieur des troupes qu'ils voyoient défiler, et s'amusoient de fades plaisanteries et de dérisions mal placées. Ils jugeoient l'armée Françoise d'après la théorie de parade qu'ils avoient apprise à Berlin et à Potsdam, et dans laquelle ils faisoient consister toute leur science militaire. La plupart de ces Prussiens n'ayant point encore vu de François, on peut juger de l'impression que fit sur eux l'aspect des vainqueurs. Le découragement avoit, en quelque sorte, anéanti tous nos braves soldats si cruellement vendus. Ils se tenoient sous les armes comme des êtres passifs, le regard plein de

douleur, et désirant de voir bientôt se terminer un tel supplice.

L'ordre de faire halte avoit à peine retenti le long de l'armée Françoise qu'un commandement sourd se fit entendre dans les lignes Prussiennes. Ce n'étoit plus ce cri sauvage, ces juremens que l'on faisoit tonner devant les bataillons; c'étoit un commandement qu'on avoit honte de prononcer: *bas les armes!* et un instant après on ajouta amicalement et avec le ton de la consolation: „Allons, mes amis, mettez joliment „vos fusils ensemble, ôtez vos sabres et vos gibernes, „arrangez tout cela bien proprement; il n'y a plus „autre chose à faire." A cet instant, tous furent saisis d'un même sentiment de désespoir, les visages pâlirent, les bras qui n'osoient plus combattre se resserroient avec des convulsions. Dévorant en silence leur douleur profonde, ces vieux guerriers sembloient rappeller du ciel, Frédéric II et Frédéric Guillaume II qui autrefois les menoient à la victoire. Un torrent de larmes amères inondoit des joues desséchées par la faim. Oh! mon ami! ce que je souffrois dans ce moment, je ne puis vous le décrire.

Délivrés du fardeau de leurs armes, ces infortunés se mirent de nouveau en ligne et les porte-enseignes vinrent apporter leurs drapeaux devant une maison qu'on avoit désignée pour les y réunir. Aussitôt parut un petit détachement de cavalerie avec quelques officiers et trompettes. Cette troupe emporta en plein galop et au son de la trompette du triomphe

ces signes de la victoire. Ce moment fut le plus douloureux de ma vie. J'eusse souhaité de me cacher aux yeux de l'univers.

Les sergens-majors et les cadets furent appellés hors des rangs, la capitulation leur donnant mêmes droits avec les officiers. Ce fut le moment fatal qui ouvrit les yeux aux soldats et leur fit voir qu'on les avoit trompés. Ils virent alors qu'ils devoient être emmenés prisonniers de guerre, ce qui s'effectua sur le champ. Il régnoit dans tous les rangs un silence qui déchiroit le coeur. Désarmés, ils se laissèrent transporter comme des agneaux; mes voeux les accompagnèrent.

On étoit convenu d'abord que les officiers se rendroient immédiatement à Magdebourg; mais cette résolution fut changée. Ils furent obligés de rentrer dans la ville, et ils ne reçûrent que le lendemain, le 18, les passeports dont ils avoient besoin pour se rendre aux lieux de leur destination.

Il ne resta qu'une petite partie de l'armée Françoise en garnison à Erfurt. Il y avoit dans cette garnison des troupes de Bavière, de Hesse et de Darmstadt. La Généralité et les Employés militaires donnèrent de l'activité à la ville. La municipalité fut occupée par un bureau François; on mit le scellé sur les magasins; le changement subit d'une ville qui passoit entre les mains des vainqueurs présentoit diverses scènes remarquables, quoique peu agréables aux vaincus. Nos officiers Prussiens s'apperçûrent à leur désavantage de

ce changement. Ils avoient jusqu'alors donné des ordres, on n'écoutoit plus même leurs prières. Les factionaires ne présentoient plus l s armes devant eux, leurs plumages et leurs écharpes ne faisoient aucun effet. On les logea dans un des plus chétifs quartiers de la ville, le *neue Werk.* Ils furent obligés de se pourvoir eux-mêmes de tout; et les habitans d'Erfurt ne se gênant plus, ils eurent à avaler mainte couleuvre. La générosité Françoise étoit devenue leur unique ressource, et ils se hâtèrent de quitter la ville. Dans peu je vous donnerai des nouvelles de ce qui se passa à Magdebourg.

Conduite repréhensible des Commandans des forteresses Prussiennes en 1806.

LORSQUE le Prince de Hohenlohe, sur les ordres exprès du Roi, marcha vers l'Oder avec une partie de l'armée Prussienne, il laissa une garnison de 20000 hommes dans Magdebourg.

Il étoit possible qu'on n'eut pas beaucoup de confiance au Commandant qui, dans la campagne du Rhin, avoit déjà, par une suite de son inquiétude et de son irrésolution, été traduit devant le conseil de guerre. Il en étoit autrement du Général de Kleist,

vieilli avec honneur dans le service des armes Prussiennes, estimé du Roi, et jouissant de la confiance du public pour la défense d'une place aussi importante. Un homme d'honneur ne pouvoit guères terminer sa vie avec plus de gloire qu'en s'ensévelissant sous les ruines de Magdebourg. Mais le Roi et la Nation ont été trompés.

Le Général de Kleist n'a pas encore allégué d'autres motifs pour sa justification que le désir de prévenir la ruine d'une ville florissante. Des citoyens patriotes ont invalidé cette assertion, même dans les feuilles publiques, et ont déclaré hautement que personne de la bourgeoisie ne se fût opposé à la persévérance du Commandant, qu'ils eûssent volontiers sacrifié leurs possessions et leurs biens à l'honneur et à la prospérité de l'Etat, à l'imitation de leurs ancêtres qui maintinrent avec fermeté leur liberté de conscience contre *Charles V*, et qui préférèrent de voir leur ville en cendres à la douleur de courber la tête sous le joug de *Tilly*. Et quand le Gouverneur n'auroit pas trouvé cette bonne volonté dans le coeur des bourgeois, il avoit à ses ordres 20000 hommes qui pouvoient aisément les tenir en bride.

La perte de Spandau, de Custrin et de Stettin, les défaites de Prenzlau et de Lubeck ne justifient point le Général de Kleist d'avoir livré à l'ennemi une place d'une telle importance et une garnison aussi nombreuse. La conquête des forteresses de l'Oder inférieure délivra l'ennemi des obstacles qui l'empêchoient de la

passer; mais la reddition de Magdebourg lui donna l'avantage d'accélerer sa marche par la Prusse méridionale sur la Vistule, de limiter les Russes dans la défense du Narew, et de confédérer la Prusse méridionale, par où les forces et les moyens auxiliaires des François s'accrurent dans la même proportion où ils diminuoient pour les Russes et pour les Prussiens. Si Magdebourg n'eût ouvert ses portes qu'au moment où les dernières provisions de bouche et les dernières charges de poudre eûssent été épuisées, Napoléon eût été obligé de laisser 30000 hommes devant cette forteresse pour la sûreté de ses communications. Son armée ainsi affoiblie n'eût point passé la Vistule dès la fin de Décembre, et si la bataille de Pultusk eût été livrée, elle n'eût probablement pas été à l'avantage des François.

S'ils avoient perdu une bataille décisive, qu'ils eûssent été chassés de la Vistule et de la Warthe et repoussés jusqu'au delà de l'Oder, Magdebourg auroit été du plus grand secours aux armées combinées pour ôter encore aux François cette position. Custrin et Stettin eûssent probablement été abandonnées à leur propre sort, et le théâtre de la guerre se fût tiré de la Vistule vers le Nord de l'Allemagne et vers le pays de Hanovre. Et quand une imagination craintive eût présenté au Général de Kleist la perte de la Prusse comme certaine, et qu'il n'eût pas voulu, pour essayer de la prévenir, s'exposer à trois mois d'une existence pénible, falloit-il qu'une brave garnison fût prisonnière

de guerre? La conquête de Magdebourg étoit d'une importance majeure pour l'ennemi; il ne lui en avoit encore coûté pour le blocus, ni hommes, ni poudre, ni balles; on étoit resté quinze jours devant la forteresse, et au lieu de bombarder, on avoit parlementé. Il est à présumer, car les François n'avoient pas même d'artillerie, que pour occuper la place ils eûssent avec plaisir accordé libre sortie à la garnison. Ne permit-on pas cette sortie à la garnison de Mayence en 1793, après un blocus de quatre mois, et l'ouverture de la troisième parallèle.

La forteresse de Hameln étoit dans le meilleur état de défense. Sous la direction d'un Commandant qui eut de l'énergie, elle pouvoit tenir plusieurs mois. Mais depuis long-tems le Général de S. avoit pris des arbres pour des soldats. Ses inquiétudes avoient mis tout Hanovre en allarme, avant même que la guerre fût déclarée, lorsque les François et les Hollandois reçurent l'ordre de se réunir à l'Yssel. On pouvoit en tirer induction pour des affaires sérieuses.

Il croyoit, à l'exemple de Custrin, Stettin et Magdebourg, n'avoir pas besoin de défendre Hameln jusqu'à la dernière extrêmité. Singulière tendance au temple de la gloire! Etoit-ce sentiment d'honneur, patriotisme, reconnoissance pour le Roi qui, peu auparavant, avoit avancé ses fils avec une distinction particulière? Falloit-il prendre pour modèle la conduite de quelques autres Commandans qui n'avoient fait aucune attention à leur devoir? Si Hameln eût

tenu plus long-tems, et que la change des armes eût pris une tournure plus heureuse pour les puissances combinées, le Nord de l'Allemagne eût été repris d'un seul coup. Et quand cela n'auroit pas eu lieu, le Maréchal Mortier étoit tenu en échec, Stralsund n'auroit point été bloqué, et Colberg trouvoit beaucoup plus de moyens de se réunir avec les Suédois et de couper les communications de l'ennemi.

Ce qui tombe encore plus à la charge de la discipline Prussienne, c'est qu'après la capitulation signée, il n'eut pas même la force d'obvier au désordre et à la rebellion. On voulut modifier cette capitulation après l'avoir déjà présentée à l'Empereur des François pour la ratifier! Le Général Savary donna une décision sérieuse et pleine de dignité, mais d'autant plus accablante pour l'honneur militaire Prussien. La conduite d'un Commandant n'est-elle pas souvent bien propre à faire naître de pareils attentats contre l'insubordination? Il n'en arrivera pas de même à Cosel, Neisse et Danzig; et ce désordre n'auroit pas même eu lieu à Hameln si, après un blocus de six mois, on y eût regardé comme un ragoût friand, la chair de cheval et de rat.

Un officier du génie de l'armée Françoise a dit que Custrin étoit, par sa position et sa construction, la première forteresse des Etats du Roi de Prusse. Un corps de 50000 hommes se tiendroit devant cette place, que l'on pourroit y demeurer sans inquiétude; elle ne peut être prise ni d'assaut, ni par un siège régulier,

L'indignité du Colonel d'Ingersleben alla si loin qu'il n'attendit pas même la sommation de l'ennemi, mais qu'il le prévint. C'est un fait authentique qu'il alla en personne chercher le Maréchal Davoust pour lui en faire l'offre. Les François, ne pouvant se faire une idée d'une infamie pareille, soupçonnèrent une ruse de guerre dans ce procédé, et commencèrent par renvoyer le Commandant. Cependant pour examiner de plus près une proposition aussi extraordinaire, et en même tems aussi avantageuse, ils envoyèrent un parlementaire dans la forteresse, et elle se rendit sans résistance. Il n'existe point d'expression pour peindre l'horreur d'une pareille conduite. Mais elle n'avilit point la nation; elle ne déshonore que le traître.

D'O, Commandant de Glatz, avoit sans doute aussi perdu tout sentiment d'honneur, lorsqu'il laissa prendre sa forteresse; mais il n'avoit point poussé la lacheté jusqu'à un tel point.

La maxime que suivent les François d'en imposer aux Commandans des places et de les abâtardir, eut son plein effet à Stettin. On fit au gouvernement un tableau si déplorable de l'Etat de l'armée Prussienne, une peinture si ironique de la capitulation du Prince de Hohenlohe à Prenzlau, on persuada si bien de l'impossibilité d'un secours qui fit lever le siège, que Stettin se rendit sans délai.

Le Gouverneur auroit cependant pu avoir assez de sagesse pour concevoir que si toute autre communication étoit rompue, il lui en restoit encore une par

les îles d'Usedom et Wollin, et que, sinon des corps entiers, du moins des troupes de fuyards pourroient se rendre par cette route à Stettin, et de là, par Colberg et Danzig, regagner l'armée du Roi. Au lieu d'être conduit par cette réflexion patriotique à employer toutes ses forces pour mettre Stettin en état de défense, il ne s'occupa que de rendre la place et de livrer la garnison prisonnière de guerre. Il interdit le passage par la ville à quinze escadrons de Hussards qui s'étoient fait jour jusques là, pour ne pas rompre les négociations avec l'ennemi, dont la première condition étoit probablement l'intérêt particulier, comme elle l'avoit été à Magdebourg.

C'est bien aussi la faute du Commandant de Spandau, si cette forteresse fut livrée à l'ennemi dès son approche; car un Commandant sage et actif sait trouver des moyens de remédier au mal, quelque grand qu'il soit. Cependant la responsabilité tombe encore avec plus de charge sur le collège superieur de guerre d'avoir négligé cette place si importante pour la défense de Berlin, de la Poméranie et des Marches. Lorsque les François sommèrent Spandau de se rendre, il n'y avoit que 5 canons. La garnison n'étoit forte que de 600 hommes; les munitions étoient tellement épuisées que la garnison n'avoit que 8 cartouches dans les gibernes. Le parapet de pierre du Fort n'étoit pas plus revêtu de terre qu'il ne l'avoit été depuis 50 ans; les entrées même par lesquelles on pouvoit, sans être vu, se glisser dans l'intérieur, n'étoient point pallisadées.

Jamais les petitesses Prussiennes pour rendre les comptes en plus ne parurent autant au jour que dans ces circonstances. Un corps de 20000 hommes, près de Spandau, eût pu sauver l'armée du Prince de Hohenlohe et toutes les forteresses de l'Oder.

D'entre les forteresses de Silésie, Glogau se défendit médiocrement, Breslau se défendit bien, Schweidnitz se défendit mal.

Ce fut à Glogau que l'ennemi trouva la première résistance. Il comptoit apparemment aussi s'en emparer de prime-abord, et avoit regardé comme une précaution superflue d'y amener de l'artillerie de siège. Il fut obligé de s'arrêter quatre semaines devant cette forteresse. Après un court bombardement, elle se rendit par capitulation contre le gré des habitans. Ils se plaignent hautement du Major d'artillerie de Lichtenberg; on l'accuse d'avoir épargné les munitions, on lui reproche de n'avoir point lancé la nuit des boules à feu, et d'avoir ainsi facilité la construction des batteries. Le Major de Lichtenberg se faisoit une fausse idée de l'état politique des choses. D'un côté, il vouloit conserver des munitions pour les Russes sur le secours desquels il comptoit avec certitude, de l'autre, il vouloit économiser pour le Roi. Mais pour agir conséquemment, il devoit prévoir deux cas possibles; l'un, que le blocus fût effectivement levé par les Russes, et dans ce cas les autres forteresses de Silésie auroient pu fournir des munitions; l'autre, que la ville, abandonnée à sa destinée, tombât entre les mains de

l'ennemi. La saison ne permettoit plus d'ouvrir des tranchées; on ne pouvoit aussi point penser à une défense de mines et de brèche. Il n'étoit donc pas nécessaire d'épargner des munitions. Moins l'ennemi en eût trouvé, moins eût-il pu faire de dommage aux autres forteresses. C'est à l'aide du dépôt immense qu'il a trouvé à Glogau que Breslau a été pris. L'artillerie et les munitions de Schweidnitz fournissent au siège de Danzig, et au bombardement de Cosel et de Neisse. Breslau n'avoit presque plus rien conservé du tout.

Un Commandant de forteresse ne doit point calculer sur les circonstances du dehors. Le besoin de poudre, de plomb et de vivres est sa seule mesure. S'il en est suffisamment pourvû, si la garnison n'est pas exposée à des maladies épidémiques, si la contrescarpe n'est point rompue, l'artillerie non démontée, il doit agir comme a fait à Cosel, pour s'immortaliser, le Colonel de Neumann. Celui-ci déclara positivement n'accéder à aucune de ces négociations de parlementaire qui ne servent qu'à mettre à découvert le fort et le foible d'un Commandant, et menaça de faire arrêter quiconque viendroit lui présenter une sommation.

Quoique, dans les derniers jours du siège, le Général Reinhart n'eut aucune espérance qu'une armée vint le délivrer, le secours étoit plus près de lui qu'il ne le croyoit. Dans ce même tems le Comte de Goetzen fut envoyé par le Roi en Silésie pour y organiser, de

concert avec le Prince de Pless, une armée composée des soldats qui s'étoient eux-mêmes rançonnés. Si Glogau eût tenu encore quinze jours, non seulement le Comte de Goetzen auroit eu un district plus étendu pour ses enrôlemens, mais aussi on auroit eu le tems de mettre en sûreté dans les forteresses de la Haute-Silésie les magasins de fusils et d'armures qui étoient à Breslau; on auroit pu armer un plus grand nombre d'hommes, organiser une milice du pays pour la défense de Breslau et de Brieg et renforcer l'armée de campagne par les troupes régulières de ces deux villes.

Sous ce rapport, le siège de Glogau auroit pu être levé, et il seroit encore question de savoir si une seule place de Silésie fût tombée au pouvoir de l'ennemi. La conquête des places fortes de la Basse-Silésie a fait passer entre ses mains une abondance de secours, tandis que les sièges de Danzig et de Colberg lui coûtent les plus grands sacrifices.

Nonobstant l'édit de rigueur publié contre les Commandans des places, le Lieutenant Colonel de Haak, au lieu de prendre pour modèle la conduite du Général de Thiele qui commandoit à Breslau, a suivi l'exemple de ceux qui ont encouru à Magdebourg, à Custrin et à Stettin l'indignation du public. C'est une action honteuse que d'avoir livré à l'ennemi, après un bombardement insignifiant, une forteresse aussi importante, et qui, dans la guerre de sept ans, fut si bien défendue par les Autrichiens pendant deux mois.

Le Lieutenant Colonel de Haak trouvera, sans doute, des prétextes pour justifier cette prompte reddition, quoiqu'il eût eu, avant le siège, trois mois de tems pour approvisionner la forteresse et renforcer la garnison. Pour jeter de la poudre aux yeux, il garda la place en son pouvoir, encore huit jours après la capitulation. Que pouvoit-il arriver de nouveau dans cet intervalle? Une armée Russe? — Il en connoissoit bien l'impossibilité. Des secours du Prince de Pless? Plusieurs circonstances fâcheuses avoient invalidé ses projets.

Peu après la reddition de Schweidnitz, fut livrée la bataille d'Eylau. Les troupes auxiliaires des François reçurent la plupart une autre destination. On leva rapidement le siège de Neisse et de Glatz. La même chose auroit eu lieu à Schweidnitz. Il n'y avoit qu'un bombardement continué, qui n'eût pas laissé dans la ville pierre sur pierre, qui pût libérer le Commandant de son serment et de son devoir.

„La petite pièce de ces événemens tragiques, (dit l'auteur des lettres historiques) ce furent les capitulations de tant de forteresses, capitulations qui dévouèrent au mépris de leurs contemporains et de leurs descendans, les commandans de ces places; des hommes que l'on honora de la défense de ces boulevards dans le tems du danger, sur lesquels la nation portoit ses regards avec inquiétude, et qui devoient représenter cette nation aux yeux de toute l'Europe. Je ne crois pas que, dans cette occasion, le public puisse

mettre trop de rigueur dans ses jugemens. Le peuple a prononcé son jugement, et le gouvernement le leur a fait connoître. Et c'est ce que nous avions à demander du peuple et du gouvernement, pour qu'ils conservàssent leurs droits à notre estime."

Je quitte ces contrées du déshonneur. Les plus courageux ont dû être abattus de la succession rapide des nouvelles désastreuses, derrière lesquelles la honte se cachoit. J'ai d'autres faits à rapporter qui relèvent le patriotisme Prussien, et qui dissipent l'inquiétude qu'un petit nombre de traîtres puissent déshonorer la patrie aux yeux de la postérité. J'en appelle au patriotisme des Silésiens, aux exploits du Général Lestoq à Eylau, à la belle défense de Breslau, et surtout à celles de Danzig, Cosel, Colberg et Neisse. La nation se berçoit trop des songes de la victoire. Des malheurs que le politique le plus inquiet ne pouvoit pressentir, livrèrent à une consternation momentanée des hommes pleins de talent et de force. Insensiblement on est revenu de cette première terreur, et le tems dévoilera plus d'une action généreuse qui nous relève et qui nous honorera autant aux yeux de la postérité que les exploits qui signalèrent le règne de Frédéric II ont honoré nos ancêtres.

Aphorismes sur l'Esprit du siècle actuel.

Parallèle entre la Réformation et la révolution Françoise.

On connoit la maxime: „Ne vous roidissez point „contre l'esprit du siècle; il ne se manifeste que dans „l'opposition avec les principes de la corruption. Fa„voriser ces principes, c'est tendre à sa propre rui„ne." Cette maxime a si souvent été confirmée par l'expérience, que tous les Gouvernemens devroient la regarder comme un axiome irrécusable.

L'homme est indolent de son naturel. Il s'écarte avec peine de ses habitudes, de sa façon de penser, de ses usages. Et si le cas arrive, ce sont de fortes impulsions qui l'y ont déterminé.

Le despotisme redoutable que les Théocrates voulurent exercer sur la pensée divisa le Catholicisme. L'audace des Aristocrates et la foiblesse de caractère de Louis XVI occasionnèrent la révolution.

Luther étoit bien éloigné de l'dée d'ébranler l'édifice entier de la Hiérarchie; *Mirabeau* et *la Fayette* ne se proposoient pas de révolutioniser la France d'une manière aussi redoutable. L'un ne vouloit que modifier le trafic des indulgences qui ne s'étoit jamais fait aussi indécemment; les autres ne cherchoient qu'à ti-

rer le peuple François de la nullité dans laquelle Louis XVI l'avoit fait tomber, et à lui rendre son influence politique sur l'univers.

Les suites de ces deux révolutions qui feront époque dans l'histoire devinrent formidables par la circonstance que dans l'une, des prêtres passionnés, résistant à la vérité, luttèrent infructueusement contre les opinions de Luther, et que dans l'autre une politique avide et imprudente s'attaqua à des gens qui avoient brisé leurs fers avec sagesse et avec modération, et voulut les replonger dans le labyrinthe d'où ils étoient sortis.

Si le Pape Léon X, attentif à la voix de la raison, eût limité un abus qui étoit devenu un scandale pour l'humanité entière, le théocratisme eût encore conservé long-tems la position respectable où il se trouvoit. Mais les foudres excommunicatoires qu'il lança contre Luther et ses adhérens, les flatteurs et les écrivains à gages qui voulurent défendre les droits du Pape avec éclat, manquèrent leur but; en partie, parceque leurs argumens étoient trop foibles, trop évidemment destinés à avilir le parti contraire pour ne pas révolter les gens sensés; en partie, parceque Luther, en continuant le combat, se trouva dans le cas d'émettre publiquement de nouvelles opinions qui augmentèrent le nombre de ses sectateurs. Luther parloit conformément à la vérité et à l'esprit du siècle, tandis que le clergé déclamoit sur des formes vides de sens et sur la lésion des droits de majesté du Pape.

Cette étincelle, attisée par le souffle de Luther, devint une flamme dévorante qui, dans la suite, consúma rapidement tout l'édifice de la Papauté.

La France cherchoit à sortir de son anéantissement. Elle vouloit, par une meilleure administration de ses finances, éviter un concours, réformer plusieurs abus, mettre en activité une nation dont les moyens étoient considérables. C'étoient les seuls motifs du changement qu'on vouloit apporter au Gouvernement. On pouvoit la laisser tranquille dans cette opération. Le Royaume se divisa en factions; il en résulta une guerre civile qui n'avoit point d'influence sur l'Europe.

L'avidité et une inconséquence diplomatique fermèrent les yeux et les oreilles à l'Autriche. Au lieu d'apprécier une maxime constatée par l'expérience, c'est que l'unité d'un peuple qu'un esprit national vivifie, ne peut être ramenée que par les dangers qui le menacent au dehors, ils ne virent en perspective dans ces événemens rien autre chose que la possibilité d'abaisser la France divisée par l'opinion, le préjugé et l'intérêt, et de lui reprendre les provinces que Louis XIV avoit conquises sur l'Allemagne.

Se fût-on comporté passivement; l'enthousiasme exalté des François pour la liberté du peuple eût été dissipé en peu d'années. Enervé et affoibli, il eût laissé reprendre à toute l'administration son ancienne routine, à l'exception de quelques changemens qui n'eûssent affecté que le bien-être de la nation même. Mais

l'injustice des Allemands donna à cet enthousiasme une nouvelle force, et le communiqua aux autres nations de l'Europe.

S'il est vrai que depuis cette époque, Kaunitz fut l'homme dont les conseils agitèrent dans leur intérieur tous les Etats de l'Europe; il ne l'est pas moins que la Prusse étoit la puissance qui pouvoit étouffer dans leur origine toutes ces tentatives contre la France. La France étoit son alliée naturelle; une saine politique n'eût pas toléré l'accroissement du territoire et du pouvoir des Autrichiens.

Quand il est question de faire réussir une affaire importante, les demi-mesures ne vont jamais au but. Il vaut mieux faire un calcul trop difficile que d'admettre un calcul trop aisé.

Ainsi que le courage individuel de Luther s'enflammoit à mesure qu'il se voyoit plus près du martyre, ainsi le courage des François prit des accroissemens à mesure qu'ils voyoient, dans la guerre de la révolution, les peuples de l'Europe prendre les armes contre eux. Les ennemis de Luther furent foibles, en ce qu'ils n'anéantirent pas avec lui les opinions qu'il avoit répandues, et qu'ils ne se servirent que des armes de l'antithèse, impuissantes contre celles de la vérité. Les ennemis des François furent inconséquens, lorsqu'ils s'imaginèrent pouvoir faire avec 60000 hommes la conquête de la France. Luther jeta au feu la bulle du Pape, le droit Canon et les écrits de Eck, là même où les prêtres croyoient l'avoir réduit aux der-

niers abois. Les François enfermèrent le Roi et sa famille dans le temple, au moment où les Prussiens, les Autrichiens et les Hessois mirent le pied sur leur territoire.

Le Clergé triomphe, lorsque Charles V lui-même, prévenu contre les mouvemens énergiques que les écrits de Luther avoient occasionnés en Allemagne, le cite à Worms et lui ordonne de se justifier hautement devant l'Empereur et l'Etat. Luther paroit; il ne se désiste point de ses opinions; il déclare même qu'il ne croit, ni au Pape, ni à ses Conciles, parcequ'ils sont entr'eux mêmes en contradiction. Luther n'est pas mené comme Huss au supplice; il retourne avec un sauf-conduit en Saxe, et continue la réformation.

Les Emigrés bercent l'armée alliée de songes illusoires, lorsque Longwy, Verdun et Stenay se rendent, sans qu'on ait, en quelque sorte, frappé un coup, lorsque l'armée de La Fayette se dissout, et que Dumouriez en conduit les restes à la Marne. Le danger étoit éminent. Qu'on eût mis le Prince de Coburg, au lieu du Duc de Bronswic, à la tète de l'armée, il y auroit eu, à la place de la canonade de Valmy, une bataille décisive en faveur des alliés.

Mais à Paris on ne perdoit pas courage. Au lieu de ramper, et de faire des préparatifs pour recevoir l'ennemi avec beaucoup de politesse, on abat avec une fureur sauvage les têtes des Royalistes. Cette hardiesse des François tempéra l'ardeur des Allemands. On se convainquit trop tard qu'on avoit mal calculé, et les

François échappèrent à la destinée que les Hollandois avoient eue en 1787.

Luther étoit disposé à monter sur le bûcher plutôt que de manifester à Worms des principes différens de ceux qu'il avoit enseignés à Wittenberg et dans son cabinet. Les François étoient résolus de se laisser ensévelir sous les ruines de Paris, plutòt que de se laisser vaincre. Un tel héroïsme éleva la nation dans peu de tems à une hauteur imposante.

La valeur que les François manifestèrent en 1792 avoit donné plus de prévoyance aux puissances alliées. Cette première campagne, terminée pour cellesci avec désavantage, avoit rendu les François attentifs à des forces et à des secours qu'ils ne se connoissoient pas, et avoit mis toutes les autres nations de l'Europe en fermentation. Le soldat Allemand, susceptible de tout ce qui est équitable et juste, combattoit à regret contre une nation que tous les Souverains traitoient hostilement, percequ'elle avoit secoué les chaines de l'esclavage. On se voyoit forcé à une tension continuelle contre cet esprit du siècle. On multiplioit les armemens; on fit une alliance formidable. Mais plus l'horizon devenoit sombre, plus les François montroient de résolution, d'énergie et de courage.

On guillotina le Roi. On déclara volontairement la guerre à des peuples, à la vérité, ennemis de la révolution même, mais qui demeuroient jusqu'au moment favorable, rusés observateurs, et attendoient que toute la nation fût sous les armes.

Les François n'eûssent cependant pas échappé à leur sort si un Eugène ou un Marlborough eûssent été à la tête de la coalition, et si les alliés eûssent conservé entre eux l'harmonie qui se maintint entre les Autrichiens et les Anglois dans la guerre de succession. Mais les foiblesses d'une coalition ne se manifestèrent jamais plus décidément que dans la guerre de la révolution Françoise.

L'ouverture de la campagne en 1793 fut brillante. Quels n'en eûssent pas été les résultats si l'on eût, à la fin de cette campagne, conservé la même activité, et si la Prusse n'eût pas observé à cette époque que tous ses efforts et tous ses sacrifices étoient uniquement à l'avantage des Autrichiens? Il falloit mettre de côté tout intérêt particulier; il ne devoit pas être question d'intérêts partiels. Les Souverains devoient, plus que jamais, faire cause commune, n'avoir qu'un même intérêt et cimenter solidement le lien dont ils étoient unis. Les foibles appuis de leurs trônes commençoient à s'ébranler, et ils eûssent été bien près de leur ruine, si le caractère de cruauté que la révolution prit sous Robespierre n'eût révolté les esprits.

Les François punirent en 1794 les fautes que les alliés avoient faites l'année précédente. La conquête des Pays-bas, des Provinces unies, de tous les pays de l'Allemagne jusqu'aux bords du Rhin fut le résultat de cette campagne mémorable. Depuis cette époque, toutes les puissances de l'Europe furent contraintes de reconnoître la révolution. Les plus grands

malheurs ne pouvoient même plus changer l'ordre des choses en France. Il étoit évident que la disharmonie, l'épuisement des ressources, la méfiance, le défaut de plan diviseroit bientôt la ligue. La suite justifica cette assertion. En 1795, la Prusse, l'Espagne, la Toscane et la Hesse firent la paix.

Si l'Angleterre et l'Autriche eussent suivi cet exemple, le différend pouvoit encore être terminé d'une manière assés favorable à l'Empire Allemand. Mais ces deux puissances étant dans l'idée que, par de nouveaux efforts, elles regagneroient ce que les fautes de la coalition avoient fait perdre dans les premières années de la campagne, l'Italie et la Suisse furent ensanglantées à leur tour; le mérite éleva au rang suprême un héros qui parut être l'enfant de la destinée, devoir donner à la France par la paix de Campo Formio les limites que Louis XIV avoit, dans tout le cours de son règne, infructueusement travaillé à acquérir, et devoir préparer une nouvelle forme à l'Allemagne et à toute l'Europe. Tandis que la France s'agrandissoit, il falloit que le sort eût en même tems donné à l'Angleterre cette suprématie des mers qui la mettoit en état de fomenter par son or et ses intrigues les flammes du Continent. Aucune puissance ne s'est opposée, autant que l'Angleterre, à l'esprit du siècle. Les conjurations qu'elle fit naître par Pichegru et Moreau élevèrent le premier Consul à la dignité d'Empereur. Sa rupture de la paix de Luneville anéantit Hanovre. La troisième coalition qu'elle

intrigua rompit l'union des Etats d'Allemagne, détrôna le Roi de Naples et fit de la Hollande un Royaume. L'obstination inconséquente de l'Angleterre à refuser Hanovre à la Prusse, tandis que ce pays sans défense ne pouvoit qu'écheoir à une dynastie Françoise si la Prusse ne se l'approprioit pas, cette obstination fit naître la quatrième guerre de coalition. De là la Prusse anéantie, les Princes du Nord de l'Allemagne détrônés. L'influence politique de la Russie sera paralysée, et les peuples du Nord en trouveront leur avantage contre le gré de l'Angleterre, lorsque la Turquie et la Pologne auront réussi à se relever, et que la Prusse ne se trouvera plus, par ses limites, immédiatement en contact avec ce vaste Empire.

L'Angleterre est donc l'instrument de la ruine de l'Allemagne; elle ronge l'existence de beaucoup de milliers d'hommes, et elle offre l'enfer sur terre à des habitans qui eûssent été heureux. La malédiction de nos descendans tombera sur elle, si les révolutions politiques donnent un jour le souverain pouvoir à un tyran, et s'ils se trouvent accablés sous le joug du despotisme. Mais vous aussi, fiers Insulaires! vous n'échapperez point à la destinée qui vous attend, lorsque vos intrigues et votre or ne pourront plus rien contre le grand homme de ce siècle. Cette époque redoutable semble vouloir vous atteindre avec rapidité. La France ne demeurera pas la seule à s'opposer à vos efforts; l'Allemagne aussi dont vous avez long-

tems déchiré les entrailles va tourner ses armes contre vous, et combattre pour la liberté des mers.

L'Ennemi dans les Etats du Roi de Prusse.

Les François réagissent avec énergie contre tout ce qui s'oppose à leurs intentions; mais ils sont magnanimes envers le citoyen paisible. Si l'on fait un tour en Silésie, et que l'on s'informe auprès des malheureux habitans de leurs logemens de guerre, on les entendra tous parler avec respect de la conduite des François, et se plaindre de la plus grande partie des Allemands. Le François est facile à contenter; le soldat du midi de l'Allemagne épuise avec une satisfaction secrète le pauvre artisan qui gagne à peine sa propre subsistance. Tandis que la pauvreté de l'hôte excite la compassion du François, elle lui attire de la part de l'Allemand des insultes et du mépris.

L'opposition de ces procédés prévient en faveur des François, et oblige en quelque sorte l'Allemand à se plaindre de lui-même.

A l'exception de quelques Commissaires dont les mains ne sont entièrement pures dans aucune armée, les François exercent une police exemplaire et malgré les énormes livraisons en subsistances, le pauvre s'all-

mente avec quatre fois plus d'économie qu'avant la guerre. Les indigens reçoivent plus de secours des François que de leurs propres concitoyens. Le généreux La Revaillère a soulagé bien des malheureux à Glogau; le Général Verrière n'a pas manifesté moins de bienfaisance. Je ne sais si c'est un hazard, ou un plan projeté, que la guerre diminue le prix des vivres; ou si l'humanité de l'ennemi l'emporte sur celle du compatriote. Quoiqu'il en soit, rien n'étoit plus propre à mettre à découvert les foiblesses du Gouvernement.

Le Roi fut attiré avec violence dans la guerre parcequ'il ne voulut pas régner en Souverain. S'il eût suivi ses propres vues, ou n'écouté que ceux qui pensoient raisonnablement, nous n'en serions pas réduits à travailler avec des mouvemens convulsifs contre l'esprit du siècle. Nous y étions déjà amalgamés. En 1805 nous étions alliés de la France, prêts à entrer avec 100000 François en Courlande et en Livonie. Nos Généraux eûssent appris, à côté de ces excellens modèles, la guerre pratique, l'armée Prussienne eût conservé sa réputation de bravoure. Le Roi auroit eu l'occasion de connoître ses gens; les vrais exploits et le mérite auroient écarté de sa personne de brusques radoteurs; la grandeur colossale de la Russie eût été restreinte par le Ladoga et l'embouchure du Wolga; son influence sur la Turquie, la Prusse et la Suède auroit cessé. La Nouvelle Prusse orientale, donnée en échange contre la Gallicie, la Moravie et la Bohème,

auroit, avec la Courlande, la Livonie, la Lithuanie, la Volhynie, l'Ucraine et la Podolie, formé le nouveau Royaume de Pologne. La Prusse auroit gagné un solide boulevard contre la Russie, et sa politique eût cessé d'être un roseau fragile. L'Empire Turc auroit recouvré ses anciennes provinces. Il en eût été de même de la Suède, à moins que son Souverain n'eût volontairement méconnu ses intérêts. La paix du Continent auroit été rétablie en 1806. Tandis que la France auroit attaqué les Anglois pour anéantir le despotisme des mers, la Prusse auroit empêché qu'elle ne fût prise à dos. La Prusse et la France réunies auroient donné à l'univers une paix durable, et une existence plus heureuse.

Les préjugés, la jalousie, la haine, la passion et la méfiance ont frappé d'aveuglement les hommes d'Etat de la Prusse. Si le bel ouvrage auquel le Grand Electeur donna la naissance, que Frédéric Guillaume I consolida, que Frédéric le Grand acheva avec tant d'habileté, s'écroule sous ses débris, redevient, peut-être, un Margraviat, c'est à eux que nous en sommes redevables.

Si les mânes respectables des Hohenzollern pouvoient sortir de leurs tombeaux, que diroit le grand Electeur, à la vue des plus belles villes de la Prusse transformées en bûchers et en débris? Comme il gémiroit de la destinée cruelle du plat-pays dont 300000 hommes, amis et ennemis, dévorent la substance! Nouveau Deucalion, il travailloit à repeupler ses pro-

vinces, à mettre en oeuvre ses débris et à vivifier ses déserts; il chercheroit à rendre quelque bien-être à un peuple malheureux, à cultiver des champs dévastés, et à la vue de la désolution générale il cesseroit presque d'avoir confiance en lui-même. Beaucoup de Prussiens qui se croyent encore dans une situation supportable, sont, sans le savoir, aux bords de l'abîme. Leur état est celui d'un homme consumé par la fièvre. Aussi long-tems qu'il est dans la rêverie, il s'ignore lui-même; au moment de la convalescence, l'épuisement total de ses forces lui fait connoître le mal qu'il a souffert.

Frédéric Guillaume I entreroit en fureur à la vue de l'esprit militaire tellement dégénéré. Sous son bras impérieux, ses soldats étoient de vrais Spartiates; leur regard seul annonçoit des hommes imperturbables, persévérans et dociles. Ceux d'aujourd'hui sont affoiblis par la mollesse, un savoir inutile a dérangé leur cerveau, repoussé la discipline et dissous la subordination. Les anciens militaires regardoient leur vocation comme une affaire sérieuse, et les ordres de leurs supérieurs comme parole d'Evangile; ceux d'aujourd'hui, pleins d'arrogance et d'amour propre, jugent les ordres qu'on leur donne, sont irrésolus et indifférens à leur devoir. Frédéric Guillaume I avoit peu de Généraux, mais c'étoient des hommes doués d'énergie et de talent; il avoit beaucoup d'officiers subalternes. Dans l'armée Prussienne d'aujourd'hui, les officiers subalternes se croyent tous des Généraux, et les

bons Généraux manquent de Capitaines et de subordonnés.

Frédéric Guillaume I avec son fidelle Dessau réformeroit-il bien ce chaos dans l'intervalle d'une génération? Sans doute. Il frapperoit à travers avec impétuosité. Une commission militaire feroit passer par les armes ceux qui s'opposeroient à sa volonté décidée. Il n'épargneroit pas les Généraux mêmes. Les intrigants et les hableurs seroient cassés. Les fautes les plus legères contre la subordination seroient punies comme elles doivent l'être dans une armée dont l'ordre et l'esprit de corps font le plus bel ornement.

A la vue de 300000 François arrivés jusqu'aux bords de la Vistule, Frédéric le Grand seroit indigné. Il feroit de vifs reproches à son successeur d'avoir ainsi détruit son ouvrage. Il n'en croiroit pas ses yeux de voir dans l'intérieur de ses Etats les Bavarois qu'il a plus d'une fois délivré des serres de l'Autriche et les Würtembergeois dont il a élévé la famille souveraine dans son sein.

Il ne comprendroit point l'imbécillité, bien moins encore l'infidélité des Ministres et des Généraux qui ont si indignement abusé de la confiance de son petit neveu. Il croiroit à peine qu'il fût possible de trouver dans ce nombre un officier dont il avoit toujours estimé la bravoure. Son coeur seroit navré de la malice des hommes, plus qu'il ne le fût les dernières années de sa vie. Nouveau Souverain rendu à la Prusse, que feroit-il? S'opposeroit-il comme Frédéric Guillaume III

à l'esprit du siècle, étendant toujours plus loin son influence ou bien se hâteroit-il de faire la paix avec les François, son ancien peuple chéri?

Bon Machiavelliste, il feroit cette paix. De concert avec la France, il tomberoit sur la Russie, et expédieroit en hâte vers la Courlande et la Livonie 600000 bouches qui dévastent ses provinces. Il parviendroit, la paix conclue, à gouverner un Etat, sinon indépendant, du moins encore respectable.

Antimachiavelliste, il demanderoit ce que les Russes ont fait depuis la bataille de Jéna? ce qu'ont fait les Anglois? si l'Empereur Alexandre n'a refusé la ratification de la paix conclue par d'Oubril avec la France que pour ne pas laisser la Prusse à l'abandon? si pour sa propre sûreté, il a cru devoir recommencer la guerre?

Voici le rapport qu'on lui présenteroit. Quoiqu'il y ait, sur la rive droite de la Vistule, plusieurs positions qui peuvent arrêter un ennemi double en forces, l'ennemi n'a pas été arrêté. Au lieu de marcher avec une partie de l'armée sur Strasbourg, de se poster avec l'autre près de Plonsk, Soldau ou Zakroczyn, d'agir de deux parts avec une force concentrée sur tout ce qui voudroit tenter, dans l'espace concave que forme le fleuve entre Thorn et Zakroczyn, de le passer, — les Russes abandonnent Praga, ils négligent d'observer les débouchés de la Vistule entre Zakroczyn et Wraclaweck, et ne s'emparent ni des bâteaux, ni des bacs.

Tout cela est d'autant plus surprenant que les Russes n'avoient à fixer leur attention que sur Thorn et Varsovie. Danzig et Graudenz couvroient leur flanc droit jusqu'à Culm et Fordan; les marais de Pultusk et le territoire neutral d'Autriche empêchoit toute diversion sur la gauche. Les François, trouvant à se faire jour, passent la Vistule sans rencontrer d'obstacles, chassent les Russes en delà de la Wkra et attaquent leur position concentrée à Pultusk. Ceux-ci auroient été battus comme à Austerlitz, si le flanc gauche de Napoléon avoit été garanti, et si des marais et des routes impraticables n'avoient arrêté son activité. Ils auroient de nouveau été battus à Preussisch Eylau, si les Prussiens n'avoient renouvellé le combat et couvert leur retraite par le Pregel.

Depuis la bataille d'Eylau, les Russes sont demeurés dans l'inaction; ils ont cependant eu trois mois pour lever le siège de Danzig. Postés devant cette place importante, ils l'ont abandonnée à sa destinée. Dans le commencement, ils croyoient n'être pas assez en force. Vers la fin, les François s'étoient rendus invincibles par leurs positions retranchées près de la Vistule. Ou bien les Chefs de l'armée Russe manquoient d'intelligence pour se procurer les secours nécessaires, ou bien, ils attendoient quelque occasion plus favorable à leurs intérêts de nettoyer la Vistule des troupes ennemies.

Si la relation que le Général Bennigsen fit à l'Empereur Alexandre de la bataille d'Eylau est conforme

à la vérité, il devoit incessamment et à tout prix avancer vers la Vistule inférieure et faire lever le siège de Danzig et de Graudenz. Il falloit, pour affoiblir l'ennemi à Elbing et Marienwerder, réunir à cette attaque une expédition de descente des Anglois, des Suédois et des Russes, tandis qu'une fausse attaque se dirigeroit sur Varsovie. A l'aide de cette descente, on eût pu battre le Maréchal Mortier à Colberg, et opérer contre l'armée Françoise qu'on eût prise à dos. On devoit choisir pour cette expedition un Général dont le talent et le caractère méritassent une entière confiance. La force de l'armée devoit être calculée de manière à pouvoir engager le combat près de l'Oder avec 60000 François.

Danzig étoit un point important pour les deux partis. Privés de cette place forte, les François n'avoient près de la Vistule qu'une position mal assurée; avec elle, la Prusse pouvoit encore nourrir l'espoir de voir changer l'ordre des choses. Les deux partis faisoient donc tous leurs efforts pour se l'assurer. Les Russes n'employoient que des moyens palliatifs, ceux des François étoient radicaux, il falloit donc que Danzig tombàt. La chance la plus heureuse ne faisoit que renforcer la garnison des 10000 Russes abordés à Weichselmünde, événement qui rendoit, sans doute, le siège plus difficile, mais qui ne l'interrompoit pas. La prise du Holm fut pour les François une affaire beaucoup plus importante; elle coupa à la forteresse toute communication avec la mer, et lui enleva les

munitions qu'elle attendoit dans le moment de la crise la plus violente.

La position des Prussiens et des Russes auroit été bien moins désavantageuse, si les Anglois et les Suédois eûssent un peu plus agi de concert avec eux après la bataille de Jéna. L'expédition de l'Amiral Duckworth, de traverser les Dardanelles, étoit digne de la hardiesse de Nelson, mais elle n'étoit pas calculée d'après les circonstances du tems, et sous les plus heureux rapports, elle eût été funeste aux Anglois. Dans aucun cas, eût-on même bombardé Constantinople, on n'avoit à attendre des succès semblables à ceux de l'expédition de Copenhague. Les François avoient transformé la timidité des Turcs en résistance et en héroïsme. Ceux-ci n'avoient que l'alternative, ou d'être expulsés en Asie s'ils abandonnoient le parti de la France, ou de lui rester alliés et de maintenir par là l'intégrité de leurs possessions. La France étant la puissance dominante et son principe étant d'affoiblir la Russie, il y avoit pour les Turcs plus de vraisemblance qu'ils demeureroient une nation Européenne, en lui restant attachés, une partie de Constantinople dût-elle même être réduite en cendres que s'ils permettoient aux Anglois de leur en imposer. Si les Anglois avoient eu de la pénétration, ils auroient encore différé habilement cette expédition, ou bien ils y auroient mis plus d'énergie. Il n'est guères probable qu'ils passent à présent l'Hellespont une seconde fois.

Un autre événement militaire isolé eut lieu en

Poméranie. Le Maréchal Mortier lève le siège de Stralsund. Les Suédois le poursuivent avec raison ; mais sans réflexion ils passent la Peene. L'intention étoit bonne, mais le but n'étoit pas en proportion avec les forces et avec les moyens. Ils croyent avoir repoussé le Maréchal Mortier jusqu'à Colberg, et veulent surprendre Stettin. Mais le Maréchal tombe avec une force supérieure sur le centre de leur ligne d'opération de 15 milles de longueur et forte de 8000 hommes. La ligne est rompue, et il en résulte une suspension d'armes qui arrête toute l'opération.

Dans l'intervalle les troupes que les Anglois ont destinées à la descente se rassemblent, mais l'embarquement se traîne en longueur, et toute activité est arrêtée à l'instant où l'on a reçû la nouvelle de la suspension d'armes des Suédois. Tandis que Danzig et les forteresses de Silésie sont bombardées, les Anglois porteut ailleurs de nouvelles forces et s'emparent de Mondevido et d'Alexandrie. Preuve suffisante que les puissances continentales se trompent, toutes les fois qu'elles attendent d'autres secours des Anglois que des secours pécuniaires.

Frédéric le Grand s'irrite de ce misérable esprit mercantile, et de l'aveuglement des diplomates Anglois qui, pour un modique gain, s'exposent à une faillite. Dans la suite des récits de la guerre il voit, avec satisfaction, la conduite sage de deux de ses élèves. Le Général Lestocq a manoeuvré à Eylau avec la présence d'esprit et la résolution que lui donna Ziethen

en le formant. Le Général Kalkreuth a taché d'effacer, par la défense vigoureuse de Danzig, la honte de la reddition de Magdebourg. Il est enfin dans la nécessité de livrer aussi à l'ennemi cette place du premier rang; mais c'est parceque la mauvaise défense des Russes a fait perdre le Holm, parceque les cartouches sont épuisées, que de 9000 hommes de garnison il ne lui en reste plus que 5000 en état de servir, parceque le Hagelsberg ne peut plus être occupé et que les assiégeans se sont avancés jusqu'au fossé principal. Outre la défense vigoureuse de la place, la capitulation se distingue encore par la liberté accordée aux troupes de se retirer avec toutes leurs armes.

Telle est la situation actuelle. Dans de pareilles circonstances, est-il possible que le Roi lutte encore plus long-tems contre un sort funeste? A présent que Danzig est pris, les Russes seront-ils plus actifs? L'Empereur Napoléon ne va-t-il pas prendre l'offensive, pour conquérir le reste des Etats Prussiens, et pénétrer en Russie? Le Roi n'aura-t-il pas compassion des douleurs de son peuple? Sa persévérance dans le malheur n'est-elle pas aussi nuisible à ses sujets que le fut, à des époques antérieures, sa neutralité poussé à l'excès? Ses sujets n'ont-ils pas droit d'attendre, de désirer la paix, fut-ce au prix des plus grands sacrifices?

Les Russes se sentent incapables d'opérer pour sauver la Prusse; pourquoi le Roi leur reste-t-il donc si fortement attaché? Les malheurs de la guerre ne

tombent pas encore sur les Etats d'Alexandre. S'il est l'ami du Roi, lui-même il lui donnera le conseil d'accepter la paix que lui offre Napoléon. Mais le Monarque honnête, plus déjoué par ses Ministres et ses Généraux que par Napoléon, porte encore au fonds de son coeur un sentiment de haine contre la France. Il a fait des pertes trop sensibles. Un trop haut degré de défience en lui-même et dans l'humanité ne lui laisse pas encore assez de réflexion pour choisir de deux maux le moindre. Alexandre est l'ami qu'il consulte au besoin; il lui témoignera peut-être un jour son mécontentement. La scène exaltée qui se passa au tombeau de Frédéric II l'a détourné du vrai chemin que devoit suivre sa politique.

Le conseil que donneroit Frédéric seroit: ,,D'attachez-vous des Russes. Soyez sage dans le malheur; ,,plus prudent dans le choix de vos Ministres et de ,,vos Généraux. Régnez seul, par vous-même, et ,,portez avec mesure aux plaies de votre peuple des ,,remèdes efficaces."

Suite de la Relation de l'attaque, du blocus et de la reddition de Glogau.

Le 8 Novembre.

Il ne sera pas nécessaire de dire à quiconque connoît les avant-coureurs d'un siège que les habitans s'étoient couchés la veille avec inquiétude. L'attente d'un malheur est, d'ordinaire plus redoutable que le malheur même.

Cependant la nuit fut tranquille, et l'on n'entendoit autre chose que l'appel effrayant des soldats sur les remparts. Tous les quarts d'heure cet appel faisoit le tour de la forteresse, et comme les soldats étoient assez près les uns des autres, qu'ils crioient fort haut et que leur voix se perdoit insensiblement dans le lointain, tout cet appel faisoit une impression de terreur. On eût cru entendre les mauvais génies du Tartare cherchant à se rendre redoutables. Les assiégeans doivent avoir très bien entendu ces cris.

Le matin à 6 heures la canonade recommença; on vit voler les obus, on entendit siffler et tomber les boulets. Deux canoniers du bastion de St. Sebastian furent blessés mortellement, l'un au bas ventre, l'autre

à la cuisse. Le premier mourut sur le champ, le second quelques heures après. Pour comprendre comment ils ont pu recevoir de pareilles blessures derrière un parapet, il faut savoir que le parapet de ce bastion étoit en si mauvais état et si dégradé que les artilleurs s'y trouvoient à découvert; position d'autant plus dangereuse que l'attaque se faisoit de ce côté-là.

La canonade ne dura pas long-tems. Dès qu'elle eut fini, je fis porter sur le rempart une soupe réchauffante de bierre et d'épices que je distribuai entre 30 à 40 hommes. Je les trouvai tous bien disposés à la défense, et je tâchai d'entretenir en eux cette bonne disposition, en leur représentant que les ennemis étoient en petit nombre et mal exercés.

Que l'on me pardonne ces récits peu importans en apparence. Que l'on me permette de parler de moi; dans une ville assiégée on ne peut s'occuper que de ce que l'on observe soi-même. Une partie du public m'a suivi avec intérêt dans mes voyages en Italie; peut-être en fera-t-on autant au milieu des destinées d'une ville dont on fait le siège.

Je ne tardai pas à faire sur moi-même une observation remarquable. Depuis le 20 Octobre où les fâcheuses nouvelles de la bataille d'Auerstaedt nous étoient parvenues, où les récits de nos défaites s'accumulèrent, j'avois été fort triste; j'avois eu peine à retenir mes larmes, j'étois concentré dans mes propres pensées. Dès que le siège de Glogau eut commencé, ma mélancolie se passa. J'avois de la sérénité, de la

confiance, j'aimois à me mêler aux défenseurs de la ville sur le rempart. Ce qui de loin m'avoit paru redoutable, avoit, considéré de plus près, quelque chose de propre à me ranimer.

Je ne sais pas trop comment expliquer ce phénomène; peut-être est-il fondé sur les observations suivantes. J'avois pris un vif intérêt au désastre de l'armée et de la monarchie, surtout m'étant toujours fortement prononcé contre la guerre. Mon imagination m'avoit représenté, comme dans une vaste étendue, toutes les calamités que pouvoit amener la guerre qui s'allumoit. Actuellement mes sentimens étoient entièrement concentrés en moi-même, fixés sur le point que j'occupois. J'oubliois le danger de l'ensemble pour celui dont j'étois environné et que j'aimois à supporter. Les événemens les plus proches faisoient disparoître ceux du lointain, et ce qui étoit tout près ne paroissoit pas devoir inspirer la terreur. D'ailleurs nous étions isolés de l'univers entier et nous ne recevions aucune nouvelle. Il ne s'ouvroit point de nouvelles plaies, et les anciennes se cicatrisoient insensiblement.

Cette observation explique, peut-être, le changement qui se fit dans mes idées. Depuis le moment où commença le siège je me trouvai plus heureux que je ne l'avois été auparavant.

On voyoit sur le rempart beaucoup de soldats pris de boisson. Plusieurs dormoient sur le terrain froid et humide. Dans cette saison, une conduite

pareille devoit avoir des suites funestes. Elles ne tardèrent pas à se manifester. Réveillés de leur sommeil, ces malheureux étoient engourdis et presque incapables de revenir à eux-mêmes. Ils ne recouvroient même qu'insensiblement l'usage de leurs membres. Une faute pareille, en tems de guerre, fait plus de mal que l'ennemi.

On raconta aujourd'hui que les assiégeans étoient, en partie, venus par eau, qu'ils étoient composés de Bavarois et de Wurtembergeois et qu'ils avoient cru pouvoir prendre la ville par surprise. Cela n'étoit pas impossible, vû qu'on avoit été si peu instruit de leur arrivée.

La canonade avoit déjà laissé des traces dans toute la ville. Une quantité de vitres étoient brisées; beaucoup de toits étoient endommagés. Sur la place du marché un obus étoit entré dans la maison d'un boulanger, avoit endommagé un arbre devant la porte, avoit traversé la boutique et le vestibule et étoit entré par une fenêtre d'un mur mitoyen dans une petite chambre. Il y renversa une montre et, en éclatant, il brisa la porte et fit sauter quelques morceaux du lambris. Ce fut là tout l'effet d'un obus d'environ 28 livres.

Un boulet de 6 livres fit tomper un morceau de mur d'une autre maison. Un autre boulet frappa si singulièrement un vase de pierre qui surmontoit la maison de la direction de l'accise, que la coupe du vase fut emportée, et que le pied et le couvercle restèrent attachés à la tige de fer, présentant l'apparence

d'un toit du Japan. Je ne puis parler du nombre infini de dommages que le bombardement fit dans la ville.

On découvrit du rempart que c'étoit en grande partie de la cavalerie qui s'étoit approchée. Elle occupoit le village de Brustau à un quart de mille de Glogau. On voyoit des Chasseurs éclairer la campagne, et quelques cadavres d'hommes et de chevaux que la canonade avoit tués.

A onze heures avant midi, un trompette parut sur le glacis, et peu après on mena deux officiers les yeux bandés dans la ville. La curiosité attroupa autour d'eux une foule immense qui les accompagna jusqu'à la maison du Gouverneur. Ils y demeurèrent une heure de tems. Ce n'étoit que le second jour du siège, et déjà on sommoit la ville de se rendre. Les parlementaires retournèrent au camp avec un refus.

Les hôtes, les femmes, les maîtresses apportèrent en attendant de la nourriture sur les remparts que les soldats n'osoient quitter. Ils travailloient, pour leur propre sûreté, à hausser les parapets.

La ville étoit complètement bloquée. Les vedettes qui l'entouroient ne laissoient passer personne. De tems à autre, on lançoit à ces vedettes un boulet de canon; mais comme il est difficile d'attraper un objet isolé, et que, selon les règles de l'artillerie, il ne vaut pas la charge, on cessa cette manoeuvre. Je n'ai pas entendu dire non plus qu'un de ces coups ait porté.

Vers le soir vint la nouvelle que l'ennemi se disposoit à dresser une batterie près du moulin à tanner au Sud-Sud-Est de la ville. On y jeta quelques boulets à feu, elles brûlèrent aussi à la place où elles étoient tombées; mais elles éclairoient trop peu pour qu'on pût distinguer les travaux des assiégeans. Je m'étois fait une autre idée de ces boulets, et de leur effet sur l'espace qu'ils devoient éclairer. Peut-être aussi les nôtres n'avoient-ils pas été faits de manière à répondre à ce que l'on en attendoit.

Avant d'aller plus loin, il faut que je dise un mot de la position de ma demeure. Je demeurois près de la porte de Breslau, au côté oriental de la ville, au second étage; mes fenêtres donnoient sur la campagne que je voyois par dessus les remparts. J'avois dans le champ de ma vue tout le bastion Frédéric avec l'allignement jusqu'à la porte, et une partie considérable des dehors. D'un étage plus élevé je dominois sur plusieurs bastions du côté de l'Oder et de la campagne, de sorte que je pouvois distinguer environ la moitié de tout ce qui entouroit la ville au Sud et à l'Est. Je pouvois donc, sans sortir de ma demeure, faire plusieurs observations sur l'attaque et la défense de la place, et cette continuité d'observations étoit nécessaire pour me mettre en état d'en faire le récit. Dans une ville bombardée chacun ne sait avec certitude que ce qu'il a vu lui-même.

A vingt pas de ma maison entre le rempart et la ville étoit un grand magasin de farine que je voyois

de mes fenêtres. L'autre côté de la vue étoit formé par le collège des Jésuites.

A 350 pas environ en ligne droite, en face de ma demeure étoit le Fort de l'Etoile du côté de l'Est. L'Oder le baigne. Le moulin à tanner étoit à 800 pas du côté du Sud.

J'étois dans l'attente que la batterie construite près du moulin dirigeroit ses coups sur le magasin, et dans ce cas mon domicile étoit en grand danger. On le regardoit, en général, comme fort exposé. Cependant je ne l'abandonnai point ; il étoit trop favorable à l'observation.

A 8 heures du soir, on commença sur les remparts une canonade épouvantable entremêlé d'un feu de mousqueterie non interrompu. Le feu d'une bataille ne peut guères être plus terrible. Plus de 100 bouches à feu, dont plusieurs lançoient des boulets de 24 livres, étoient en activité. Peu de personnes auront été à portée, même dans un combât, d'entendre un bruit aussi formidable, car il y a une grande différence entre le calibre des pièces de campagne et celui des pièces de forteresses.

Comme j'ignorois ce qui se passoit, et que je ne pouvois distinguer si l'ennemi répondoit au feu des remparts, je risquois à chaque instant qu'un boulet traversât ma chambre. Je descendis au rez de chaussée. Je trouvai au vestibule un tambour-major qui venoit chercher un autre tambour qui avoit pris sa retraite dans la maison. Je remarquoi à toute sa procédure

qu'il n'avoit pas grande envie lui-même de retourner en plein air et que ce n'étoit qu'en apparence qu'il reclamoit son subordonné. Ils demeurèrent tous deux assez long-tems dans le vestibule. Le dernier eut même la naïveté de me dire: „Actuellement je n'irai pas là dehors."

Si le tambour avoit pu, au bruit de sa caisse, mettre l'ennemi en fuite, je l'aurois engagé à retourner à son poste. Je me contentai de rire de ce propos. Au reste, je remarquai encore quelques autres soldats, à la vérité en petit nombre, qui étoient tellement épouvantés de ce tonnerre d'artillerie qu'ils cherchoient à se cacher dans une remise.

Les habitans cherchèrent un asile dans les caves, et beaucoup y passèrent la nuit.

On n'a pas bien appris depuis quel fut le motif de cette canonade. On prétendit que l'ennemi s'étoit approché par eau de la forteresse, pour y pénétrer par le côté le plus foible. Du moins eut-il lieu de s'appercevoir que nous avions des munitions et de la vigilance.

Dimanche 9 Novembre.

Le tems fut très beau. Le thermomètre qui avoit baissé la nuit jusqu'à 2° remonta dans le cours de la journée jusqu'à 10°. Les soldats dormoient sur les remparts. Depuis le 7, ils avoient été constamment en plein air. Les bourgeois leur apportoient à manger, et presque toujours des pommes de terre. On distribua

une certaine quantité de bierre et de pain, et on cuisit quelques soupes.

Comme il étoit à prévoir que les troupes ne supporteroient pas cette existence continuelle à l'air, on fit choix de quelques maisons près des portes, où l'on mit des corps de garde et où la réserve put se retirer. Près de la porte de Breslau, le choix tomba sur la maison où je demeurois, et un grand nombre de soldats y passa la nuit.

Ceux qui étoient obligés de rester sur les remparts allumèrent un grand feu autour duquel ils se chauffoient. Cette flamme répandoit une si belle clarté au milieu d'une nuit fort obscure que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu un aussi beau spectacle. De mes fenêtres un peintre auroit pu faire le plus magnifique tableau de nuit, dont les troupes du bastion Frédéric lui eûssent fourni les traits. Le rouge, le noir et le jaune des uniformes, ainsi que le métal des boutons, présentoit de brillans reflets de lumière, tandis que d'autres parties étoient dans une profonde obscurité.

La soirée fut tranquille. La canonade nous réveilla la nuit à deux reprises, à 11 heures du soir et à 1 heure du matin.

Lundi 10 *Novembre.*

Les assiégeans, que nous savions être composés de Bavarois et de Wurtembergeois, avoient, dans le cours de la nuit, élevé quelques batteries que l'on

voyoit distinctement du rempart. Selon les règles de la défense des places, il eût fallu faire une sortie pour détruire ces ouvrages ; mais nous n'avions pas la cavalerie dont on a besoin pour une pareille expédition. Le détachement de 50 Hussards qu'on avoit envoyé le 7 en reconnoissance n'étoit pas revenu, et il n'y avoit que peu de mauvais chevaux dans la ville. Ainsi les batteries demeurèrent paisiblement, sous nos yeux, telles qu'elles avoient été construites.

Des Fantassins et des Chasseurs sortirent de la forteresse, et allèrent en hâte à la maison des arquebusiers au Nord de la ville près du glacis, je ne sais pour quelle expédition. Dès que l'assiégeant les appercût, un détachement de cavalerie sortit du village de Brustau, probablement pour les enlever. J'étois sur le grenier de ma maison d'où je pouvois voir toute la contrée.

Lorsque la Cavalerie fut à portée, on lança du rempart une bordée à mitraille. Le coup doit avoir été bien ajusté, car les Cavaliers se dispersèrent au moment même, et s'en retournèrent au galop. On ne peut se représenter l'intérêt qu'inspirent, dans cette position, les plus petits événemens.

L'attaque de la forteresse s'exécutoit d'une manière toute particulière qui, selon moi, n'étoit pas conforme aux règles de l'art. Cela n'est pas étonnant. Dans les commencemens, l'ennemi étoit trop foible pour un siège dans les formes. Il croyoit emporter la forteresse par un coup de main, s'appuyant de l'exemple de tant

d'autres places fortes dont la reddition avoit été prompte. Cette première entreprise n'ayant point eu de succès, il en vint à un feu périodique et à un blocus. Dans les règles, on auroit dû tirer une première, une seconde et une troisième parallèle. Cela ne se fit point. Dès le premier jour, l'ennemi se trouva là où la troisième parallèle devoit le conduire, au glacis. Toute cette guerre a été faite d'une manière extraordinaire, et nous l'avons éprouvé dans le petit espace où nous y avons pris part.

Le blocus se continuoit avec rigueur; on ne laissoit entrer ni sortir personne. Quiconque approchoit des vedettes, étoit mené, d'une vedette à l'autre, jusqu'au quartier général. C'est ce que l'on voyoit distinctement des remparts.

Près du cimetière Luthérien devant la porte de Prusse est une allée de grands tilleuls. Les assiégeans y trouvèrent dès le commencement, un moyen de se mettre à couvert. On y envoya des travailleurs sous une escorte de Chasseurs et de Mousquetaires pour abattre les arbres. Pendant qu'ils les abattoient l'escorte tira sur une vedette qui étoit à quelque distance. J'étois sur le rempart. On en vouloit à la vie d'un homme, on visoit, on tiroit sur lui sans interruption. A cette occasion je fis sur moi-même une singulière observation. Je crains de voir égorger un pigeon, je suis sensible à la moindre souffrance d'un animal, et je souhaitois que cet homme fût atteint. Sans haïr les assiégeans, sans haïr cet homme, j'aspirois à sa mort.

Affreuse influence de la guerre! Jusqu'où ne doivent pas être portés ceux qui s'y livrent sans principes! Ce qu'il y a de plus effrayant devient un badinage, et la vie de l'homme un jeu, où l'on montre autant d'indifférence qu'à une partie que l'on fait avec des jettons.

Le lendemain, lorsqu'il fut question du devoir imposé à une vedette de ne point quitter son poste, je m'occupai de ce qu'il y a de révoltant dans la pensée de viser sur un homme qui est dans sa vocation, comme si l'on tiroit au blanc, et de lui faire éprouver ainsi l'angoisse prolongée de la mort. J'eus honte de cette soif du sang humain que je n'avois pas encore éprouvée; je me réjouissois que cette vedette eut échappé à la mort. De trente coups, pas un n'avoit porté.

Il me semble que, dans la guerre, c'est une injustice, un assassinat que d'attenter isolément à la vie d'un homme. D'aprés les lois militaires les plus redoutables, le sang humain ne doit être répandu que dans des momens décisifs, ou lorsqu'il en peut résulter un désavantage essentiel pour l'ennemi.

Les assiégeans s'étoient rarement fait voir en grandes masses. On remarqua aujourd'hui un régiment d'infanterie qui défiloit sur une hauteur à un quart de mille de la ville. On vit, en même tems, plusieurs travailleurs se rendre du village de Brustau aux batteries. Le nombre en étant assez considérable, on leur jeta une bombe, et on les vit distinctement se baisser

à son passage. Les badinages auxquels cet incident donna lieu sur les remparts fut une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle on met la vie humaine en jeu. La bombe creva trop tard et ne fit point de mal. J'eus souvent occasion de remarquer que les bombes restoient quelquefois jusqu'à une demi-minute avant de crever, de sorte qu'on avoit le tems de s'éloigner et d'en éviter l'effet. C'est une faute des artificiers.

Par tout où l'on voyoit l'ennemi, on lui jetoit des boulets de 6 et de 24. Un de ces derniers traversa la maison du jardin de Lindenruh. Le soir on vit beaucoup de feux allumés sur les hauteurs qui environnent Glogau, comme s'il y eût eu un camp assez considérable. C'étoit probablement une ruse de guerre. La nuit fut tranquille.

Mardi 11 Novembre.

Le matin on envoya un détachement pour démolir la maison des arquebusiers, où les assiégeans pouvoient avec facilité se mettre à couvert. Les Bavarois se retirèrent dans les broussailles, près de l'Oder, et il se fit une escarmouche où l'artillerie eut sa part. Les assiégés prirent le corps d'un Bavarois tué et le transportèrent par dessus l'Oder à la chaussée. Mais en même tems neuf hommes et un archer des nôtres désertèrent.

Nous eumes occasion de remarquer ce dont on peut se convaincre en tems de paix, sans une profonde pénétration, combien peu l'on doit compter sur des sol-

dats qui sont retenus par violence à leur poste. Il est presque impossible qu'ils rendent des services réels, car ils aspirent au moment où leur esclavage cessera, et ils saisissent ce moment avec joie.

Nous avons déjà observé que, pour une défense sérieuse de Glogau, il falloit des sorties pour détruire les batteries à mesure qu'on les élevoit, et pour inquiéter les assiégeans dans leurs positions. Tous les assiégés le savoient, soit qu'ils fussent du métier, soit qu'ils n'en fûssent pas. Mais toutes les fois qu'on parloit d'une sortie on recevoit pour réponse que l'on ne pouvoit pas se fier aux troupes, et qu'elles déserteroient, sans exception, si on les laissoit sortir de la ville.

La chose est-elle possible? N'a-t-on des soldats que pour les faire marcher en parade, manoeuvrer sur la place d'exercice, être en faction, et veiller au corps de garde? Pourquoi les frapper, les maltraiter, les martyriser, si ce n est que pour en faire des poupées en tems de paix, des machines à feu sans ame en tems de guerre? Ne les exerce-t-on que pour les réduire à souhaiter, même durant la paix, la fin de leur esclavage, et à regarder la guerre comme un moyen de le terminer?

Il s'est passé sous nos yeux des horreurs, des choses incompréhensibles. L'homme qui pense et qui sait sentir en étoit révolté; mais personne n'osoit élever la voix. Si la leçon que l'on vient de recevoir ne produit aucun effet, si l'on ne parvient pas à se convaincre

que tout homme, et par conséquent le soldat aussi, doit aimer son état pour s'y rendre utile; si l'on continue à le traiter de sorte qu'il prenne sa position en horreur et qu'il tente l'impossible pour en être délivré, alors il n'y a plus d'espérance de former des militaires. On verra se perpétuer les horreurs, la barbaries, l'esclavage des nègres au sein de l'Europe, pour réduire des hommes à la condition d'esclaves.

Nous n'osions pas entreprendre avec nos soldats ce qui fait l'essence de leur devoir, ce qui est le but de leur vocation. On justifia, à la vérité aussi, le refus des sorties par le défaut de cavalerie. Mais, au commencement du siège, les ennemis n'étoient pas en grand nombre, et le plan d'une sortie eût pu être exécuté par l'infanterie avec succès.

L'après-midi des tirailleurs ennemis se glissèrent, près des jardins entre la porte de Breslau et la porte de Prusse jusqu'au glacis et commencèrent à tirer contre le rempart. Je m'y trouvois, et j'entendois siffler sur ma tête les balles qui alloient briser des tuiles sur la place du marché. Cet incident fit d'abord partir un feu très vif de la forteresse. Nous ne restions pas en arrière et l'artillerie du bastion Frédéric et du bastion St. Ange fut très occupée. L'ennemi le plus proche étoit caché. Dans un plus grand éloignement, près de Lindenruh, on en vit une assez grande masse. Une charge à mitraille qui leur fut lancée les dispersa sur le champ. On apprit depuis que six hommes avoient été tués.

Le soir, on vit beaucoup de feux de veille autour

de la forteresse; mais dans un éloignement que la mitraille ne pouvoit atteindre, et où les boulets mêmes n'auroient point produit d'effet.

Le siège avoit duré quatre jours, et notre garnison, particulièrement l'artillerie, n'avoit pas osé quitter les remparts. Il est facile de comprendre ce que devoient souffrir des gens qui restoient en plein air, jour et nuit, dans cette saison. Il étoit à craindre que dans peu les forces physiques ne vinssent à manquer tout à fait.

La nuit suivante fut tranquille.

Mercredi 12 Novembre.

L'hiver de 1806 à 1807 a été très doux. Nous avions aujourd'hui une des plus belles journées, et les troupes reprirent quelques forces. Le thermomètre qui avoit été la nuit à $2\frac{1}{2}°$ monta pendant le jour à 8°. Les Canoniers profitèrent du beau tems pour travailler à leurs retranchemens et pour hausser les parapets, qui étoient très bas, surtout aux pointes des bastions, où il y avoit le plus d'artillerie.

Pour préserver un peu les soldats de l'intempérie du tems, on porta les boutiques du marché sur les remparts, et l'on y mit un peu de paille. Près de chaque bastion il y avoit, par ce moyen, une petite cabane où une partie de la garnison pouvoit se retirer. On allumoit un feu devant cette cabane, et c'étoit le seul préservatif contre le froid des nuits d'hiver. La garnison menoit, en quelque sorte, une vie de Sau-

vages, à l'exception que ceux-ci sont plus garantis du froid.

L'après-midi un trompette parut avec une lettre qu'on lui prit des mains à la dernière porte, et qui concernoit, dit-on, une affaire privée. Il se fit quelques désertions. Un soldat des recrues qui ne connoissoit apparemment pas bien les ouvrages de la forteresse fut saisi dans le fossé de la ville et condamné à être fusillé. On n'en a pas entendu parler depuis. Il est probable qu'on lui aura infligé le supplice si humain de passer par les baguettes.

Le soir, on vit aux montagnes de Gurkau une quantité de feux de veille, en ligne droite, comme s'ils eûssent été destinés à une illumination. Il pouvoit y en avoir 40 à 50 qui paroissoient être les feux d'un camp.

Nous avions un autre feu bien plus près de nous. Le bois du chantier, près de la porte de Prusse, fut incendié par les assiégeans, et comme personne ne s'exposoit à sortir pour éteindre l'incendie, il continua à brûler sans interruption.

Jeudi 13 Novembre.

Vers 4 heures du matin, nous fumes tirés du sommeil avec violence, par le tonnerre de l'artillerie, le sifflement des boulets, et l'appel subit des factionaires. Tout ce qui appartenoit à la garnison se rendit en hâte sur le rempart; secoués de leur gîte, les soldats furent obligés de quitter les chambres où ils avoient quelque asile et d'aller, en plein air, s'exposer aux balles.

Ce fut une des plus terribles matinées que j'aye jamais vues. Le bruit du canon étoit accompagné d'ouragan et de pluie. Le gémissement de la tempête, l'affreux sifflement des boulets, la pluie qui battoit contre les vitres, le cri des soldats, tout cet ensemble formoit une scène effroyable. Jamais je n'ai senti plus vivement tout ce qu'il y a de pénible dans les devoirs du soldat, que dans cette nuit où, d'un sommeil paisible, il fut contraint de passer subitement à la terreur, et au danger. Outre cela, la plupart des soldats étoient très legèrement vêtus et exposés, sans manteaux, à toutes les injures du tems.

Le péril étoit grand; je m'y trouvai exposé moi-même. Je n'avois pas encore pu me résoudre, à l'exemple de la plupart des habitans de Glogau, à dormir dans la cave. Je m'étois contenté de prendre pour la nuit une chambre de derrière, parceque les boulets pouvoient voler droit dans mes fenêtres qui dominoient sur les remparts du côté du Sud-Est. Aujourd'hui, un boulet parti du côté de l'Oder, traversant plusieurs murs, passa au dessus de mon lit, et alla s'arrêter dans une chambre à fumer la viande. C'étoit un boulet de 6; il fit beaucoup de bruit dans la maison.

Je descendis chez mon hôte, où je trouvai rassemblées plusieurs personnes de la maison qui n'étoient point descendues dans la cave. J'étois d'ordinaire tranquille dans le danger; je plaisantois même; cette disposition d'esprit se communiqua aux autres et nous

demeurames ensemble assez tranquilles durant la canonade.

J'allai à la porte de la maison pour voir ce qui se passoit à la rue. Je ne vis personne. On n'entendoit que le fracas de l'artillerie, le sifflement sinistre des boulets et le cliquetis des tuiles qui tomboient des toits, et des briques qui se détachoient des murs. Le ciel étoit éclairé par la flamme du chantier et présentoit une rougeur sanglante. Les portes et les fenêtres étoient ébranlées par l'explosion des mortiers et des pièces de 24 sur le rempart.

Une scène pareille n'est pas commune, et il n'y a personne qu'elle n'ait dû affecter vivement. Le sifflement des boulets a quelque chose de si caractéristique qu'on ne peut en rendre l'expression; je crois même qu'il exerce sur le corps une influence physique. Tout comme, dans un tremblement de terre, le mouvement du sol excite le mal-aise et des vomissemens chez quelques personnes, ainsi la séparation subite et le rapprochement tout aussi rapide des particules de l'air doit affecter le corps, lors même que les boulets ne passent qu'à une certaine distance *).

Il s'y joint cependant aussi une influence morale, même pour ceux qui ne sont pas craintifs. L'idée seule qu'une masse de fer peut, à l'instant, briser le corps

*) Cela est si vrai que des militaires reçoivent quelquefois de fortes contusions de boulets qui ne les touchent point et qui ne font que passer à une legère distance du bras. *Rem. du Trad.*

en morceaux, la circonstance que l'on entend cette masse, sans la voir, peut donner une impression de fièvre, sans frayeur, impression qui n'est autre chose qu'une maladie instantanée. On diroit que l'atmosphère est imprégnée de douleurs d'agonie qui se communiquent. Mais, pour faire cette observation, il faut conserver son sang froid dans le péril.

La canonade dura environ deux heures, et le matin les maisons, les églises et les tours se trouvèrent presque toutes endommagées. Le bois du chantier, faisant environ 15000 cordes brûloit toujours et personne n'alloit éteindre l'incendie.

Entre 8 et 9 heures parurent des trompettes et deux officiers parlementaires dont l'un étoit décoré d'un cordon. Ils furent menés, comme de coutume, les yeux bandés par la ville. On commença à parler de la possibilité d'une reddition, et tout le monde en fut douloureusement affecté. On entendit bien çà et là quelques gens de condition inférieure la souhaiter, mais la plus grande partie de ceux dont les vues étoient plus sages s'y opposoit.

La sommation se fit par le Prince Jérome Napoléon qui se trouvoit au quartier général. Le parlementaire au cordon étoit le Général Le Febvre, et l'idée de la reddition pouvoit provenir de quelque moment d'incertitude de la part du Gouvernement. Cette crainte, cependant, ne se confirma pas et les parlementaires sortirent en voiture de la ville.

Je ne puis passer sous silence une observation que

j'eus lieu de faire sur les dispositions de la garnison. J'entendis de violentes querelles, rélativement à ceux qui avoient été sur le rempart pendant la canonade ou qui s'en étoient absentés. Les soldats, restés fidelles à leurs postes faisoient aux autres des reproches amers et leur lançoient des sarcasmes piquans. Les fuyards de la bataille de Jéna et d'Auerstaedt y furent surtout exposés. Toutes les fois qu'un soldat quittoit le rempart hors du tems, on crioit après le coureur de Jéna. Et ceux-ci n'opposoient que le silence à ces reproches.

Je n'examine point s'ils étoient mérités, et si, peut-être, ceux qui les faisoient eûssent tout aussi volontiers pris la fuite, mais au moins ces petites altercations annonçoient-elles, de la part de la garnison, des dispositions à se défendre. On auroit pu donner un haut degré de vivacité à ce courage des soldats, si on les eût mieux soignés. Mais malheureusement leur subsistance n'étoit en aucun rapport avec les fatigues qu'ils avoient à éprouver.

Le Major, Baron de Putlitz, Chef du troisième bataillon du régiment vacant de Graevenitz reçut ordre de porter au Prince Jérome Napoléon la réponse à la sommation adressée à la ville. Il se rendit l'après-midi avec un trompette au quartier général des assiégeans. La réponse fut négative.

Notre garnison reçut quelques manteaux. C'étoit un besoin de première nécessité. Le plus grand nombre cependant demeura en habit leger, exposé à toutes les intempéries de l'air. On avoit rassemblé des

sommes assez considérables pour l'habillement de l'armée en hiver; l'armée n'existoit plus; il semble qu'on auroit pu faire servir cette ressource au soulagement de la garnison qui avoit déjà beaucoup souffert, et donner au moins à chaque soldat un manteau. On disoit qu'une grande quantité de manteaux de cavalerie étoit en dépôt au collège des Jésuites; mais il n'en parut pas un seul. A côté d'un magasin de draps et d'habits, le soldat géloit de froid!

Quelques habitans de la ville vinrent au secours de leurs défenseurs, et portèrent à l'un ou à l'autre de quoi se couvrir. Je donnai un manteau, une couverte de lit, et une robe de chambre, et dans ce costume je vis tous les jours trois guerriers en exercice. La robe de chambre qui avoit long-tems servi les muses à la clarté paisible d'une lampe, passa au service de Mars, et paradoit au milieu des uniformes. Tel étoit le bouleversement universel de toutes choses!

Au reste, les assiégeans ont donné des éloges à la défense vigoureuse de notre forteresse. Mais les lauriers étoient à bas prix. Après la bataille de Jéna, l'affaire de Prenzlau, la promte reddition de Magdebourg, Spandau, Cüstrin etc. on pouvoit les acquérir sans des efforts bien extraordinaires.

Il me semble qu'il est assez aisé de défendre une place forte. Il ne s'agit que de seconder sa position par quelques secours, car elle se défend d'elle-même. Ces secours peuvent consister dans une demeure commode, voûtée à l'épreuve de la bombe, où le Gou-

verneur ait le plan de la forteresse devant soi, reçoive les rapports, et donne ses ordres. Il peut faire les meilleurs arrangemens de défense, sans mettre un pied sur le rempart; il a un point fixe d'où il observe et ordonne tout, tandis que le Général en campagne change très souvent de station et se trouve exposé aux mêmes fatigues que ses troupes.

Dans une forteresse, les soldats sur le rempart ont la charge la plus périlleuse. Ils sont exposés jour et nuit aux intempéries de la saison et au danger. N'est-il pas atroce de leur refuser les soins nécessaires? Peut-on se justifier de ne pas même penser à les couvrir en hiver lorsqu'ils demeurent exposés au froid sans relâche?

Il est aisé de se convaincre de quelle importance sont leurs services. Toutes les autorités reposoient. La Chambre, la Régence, la direction des accises, le Magistrat n'avoient point d'affaires, ou du moins en avoient très peu. Le militaire seul étoit en activité surtout les artilleurs et les simples soldats. Cette circonstance fit une telle impression sur moi, que je ne les quittois presque point. J'ai appris à respecter le soldat dans cette circonstance.

La nuit du 13 au 14 il y eut un violent ouragan, et le bois du chantier continua de brûler. Les étincelles voloient dans la ville qui se trouvoit ainsi en danger. Dix-mille cordes furent consumées; on peut juger de l'embrasement. On voyoit des montagnes et des océans de flamme; le feu jetoit des vagues comme la mer;

comprimé dans quelques points par le vent, il remontoit avec plus de violence dans d'autres. Les diverses espèces de bois qui s'embrasoient donnoient à la flamme diverses couleurs.

Vendredi 14 Novembre.

Vers le matin la violence du feu diminua, la plus grande partie du bois étant consumée; mais la maison des arquebusiers étoit dans le voisinage. Sur le cimetière des Juifs, les monumens prirent feu.

On promit une corde de bois à chaque bourgeois qui iroit en sauver les restes. Quelques-uns y allèrent, mais l'ennemi tirant sur eux ils quittèrent la place. On n'expose, sans doute, pas sa vie pour une corde de bois, mais on auroit pu sauver toute cette provision avant le siège. Il suffisoit de la transporter en bateau d'une rive de l'Oder à l'autre.

Chacun montroit des boulets et des éclats de grenade qui avoient pénétré dans les maisons, et les avoient endommagées. Cependant personne n'étoit encore blessé, tout le monde s'étant retiré dans les caves.

La pensée de ce que nous allions devenir nous occupoit beaucoup plus que le bombardement de la ville. Nous ne savions rien du Roi, du pays, de l'armée. Les dernières nouvelles que nous avions reçues étoient si tristes que nous devions en conclure la perte générale. L'inquiétude sur notre sort futur s'empara alors du civil et du militaire, et ce fut la seule idée qui m'accabla.

Vers le soir on tira quelques coups isolés de mortiers et de canons, parceque les assiégeans menoient des pièces à leurs batteries. Il paroissoit se préparer une nouvelle attaque. Cependant la nuit fut tranquille.

Samedi 15 Novembre.

J'étois éveillé à 4 heures du matin. Comme la canonade commençoit d'ordinaire à cette heure-là, une sorte de pressentiment réveilloit avant qu'on l'entendit. Il régnoit un profond silence. A quatre heures et demie, un boulet ennemi entra dans la ville. Notre artillerie répondit sur le champ et les boulets sifflèrent de tous côtés.

Je me levai pour observer leur effet. Lorsque je me mis à la fenètre, j'apperçus deux grenades et je remarquai que j'étois en danger. Je descendis au rez de chaussée pour être au moins à l'abri des boulets. La canonade continua, et nous reçumes beaucoup de grenades de 50 livres.

A 6 heures la maison d'un Juif prit feu dans la rue longue, et peu après une autre maison près du rempart à la porte de Prusse. L'artillerie ennemie cessa de tirer; car on ne vouloit pas incendier la ville. La nôtre continua.

Quand il fit jour, je montai sur le rempart pour distribuer de la soupe aux artilleurs d'un bastion. Je voulus badiner avec eux, leur disant que j'apportois la sauce pour les boulettes qu'on leur avoit envoyées. Mais ils étoient transis et ne prenoient pas goût à la

plaisanterie. Entre deux feux et à côté des incendies ils périssoient de froid à cause de la legèreté de leurs vêtemens. On traite le soldat en esclave et on demande de lui le patriotisme, un noble dévouement, et toutes les vertus héroïques. Quelle petitesse! quel cruel contraste!

Je vis aujourd'hui frapper un soldat qui avoit tiré après un pigeon. Deux caporaux, armés chacun d'une grosse canne frappoient, l'un à droite, l'autre à gauche. Sa faute consistoit dans une pétulance momentanée assez excusable dans un tems où l'on tiroit sans interruption, et par tout. Ce soldat paroissoit d'ailleurs être un homme de bonne conduite.

J'ai toujours eu beaucoup de répugnance pour les châtimens infligés aux soldats. Ils sont d'ordinaire de nature à ne devoir être employés que pour des scélérats incorrigibles. J'étois surtout navré de voir traiter ainsi, dans le tems du siège, ceux dont dépendoit la défense de la ville. Mais ce procédé appartenoit au système de la discipline Prussienne, et le Chef qui infligeoit ce châtiment n'étoit pas un homme dur ou injuste.

A 9 heures on vit des ennemis au moulin du couvent, à 900 pas environ de la ville. On jeta des grenades sur le moulin, mais inutilement. On réussit tout aussi peu à incendier le cabaret nommé *le flacon bleu*. Il paroit généralement bien difficile d'attraper un point déterminé avec la grosse artillerie. J'ai souvent vu tirer dix coups contre une batterie ou contre une

maison, sans qu'un seul portât, surtout dans le cas d'un jet en ligne courbe, comme celui d'une bombe ou d'une grenâde.

On avoit plusieurs fois cherché à brûler la maison des arquebusiers. Elle subsistoit encore, malgré les ravages que le feu avoit fait tout autour. On diroit que les incendies ont leurs caprices, et qu'il y a des combustibles qu'ils ne consument point.

Deux officiers vinrent encore à 11 heures comme parlementaires. Tandis qu'ils étoient chez le Gouverneur, on continuoit à travailler aux batteries, malgré les signaux que l'on donnoit de dessus les remparts. Ce procédé étant contraire aux lois de la règle, une suspension d'armes ayant lieu du moment où un parlementaire est dans une forteresse, on envoya dehors, et le travail cessa. Les parlementaires n'avancèrent pas plus l'affaire de la reddition qu'ils ne l'avoient fait jusques là.

Il y avoit beaucoup de désastre dans la ville. Des grenades avoient pénétré dans plusieurs chambres et leurs éclats y avoient fait ravage. Il y en eut une qui pénétra par une ouverture dans un souterrain où 24 ouvriers d'une fabrique étoient rassemblés; mais elle éclata avec si peu de force qu'elle ne fit d'autre mal que de griller les cheveux à un enfant.

On s'accoutumoit à la vue de ces dégats. On s'habitue à tout, même aux incendies, au sifflement des balles, au danger. La guerre s'apprend comme tout autre art, par la pratique. Nos bourgeois étoient déjà

plus courageux. Les soldats, particulièrement les artilleurs, s'y prenoient déjà beaucoup mieux que les premiers jours. Le second jour ils avoient déjà fait des progrès. Le métier veut être appris, et je suis persuadé que le courage et la valeur font plutôt des acquisitions de pratique que des dons naturels. On a peur, quand on entend pour la première fois siffler des balles; cette peur est dans la nature, et l'expérience seule peut la bannir.

Les hommes vivent tous au milieu d'un combat continuel. La mort égorge autour de nous ses victimes; nous ne sommes pas en sûreté, mais nous sommes accoutumés à ce spectacle. Ne peut-on pas s'habituer de même à celui d'une bataille où la mort enlève de même ses victimes, seulement dans des rangs un peu plus serrés.

Les mortels apprennent beaucoup et ont déjà beaucoup appris. Si la mort n'eût encore jamais existé dans le monde, et qu'elle arrivât tout à coup, que tout à coup on fît entendre à chacun cette terrible vérité, qu'il peut mourir à toute heure; les hommes ne seroient-ils pas dans les premiers tems, hors d'eux-mêmes de terreur? Et cependant nous sommes admirablement habitués à cet ordre de choses.

Il en est de même des batailles et des dangers de la guerre. Mais le courage et la valeur ne font pas encore le bon soldat. Il doit connoître les avantages, la pratique du métier, et il ne peut les apprendre qu'en faisant la guerre. Il y a donc toujours de la té-

mérité à une armée qui a long-tems vécu dans la paix, d'attaquer des troupes exercées à la guerre. Toutes choses égales, elle aura le dessous.

Une armée qui ne s'est instruite qu'aux revues et aux manoeuvres est à celle qui a l'habitude de la guerre comme un géomètre qui a appris dans son cabinet la théorie des mathématiques pures à l'arpenteur qui a réellement travaillé. Celui qui possède la théorie et les principes, trouve dans la pratique une multitude de difficultés qui n'existoient pas à la tablette, qui le rendent confus, et arrètent son opération. Un arpenteur exercé surmonte ces obstacles; celui qui ne l'est point, reste dans l'embarràs.

Je compare à l'élève de la théorie l'armée Prussienne. Elle auroit, sans doute, battu une autre armée qui se fût trouvée avec elle dans les mêmes rapports. Mais elle se mesura avec l'armée Françoise, accoutumée depuis si long-tems à la guerre et à la victoire; elle le fit avec tant de confiance, une si forte conviction de son infaillibilité qu'elle ne prit presque aucune mesure pour le cas d'un défaut de succès. Cette insouciance ne peut s'expliquer que par les dispositions que manifesta un Général Prussien qui, exerçant ses troupes aux portes d'une ville, et étant très satisfait de leur habileté, s'écria: „Si nous manoeuvrons „ainsi vis-à-vis des François, deux bataillons suffiront „pour les battre."

La leçon que nous avons reçue nous fera tenir, mais trop tard, un autre langage. Les fautes militaires

ont attiré après elles la ruine de tout un Etat, et ont mis ses sujets dans une position si malheureuse et si critique, par l'inquiétante incertitude dans laquelle ils se trouvent, que le mal qui a été fait ne pourra jamais être réparé. Les Généraux avides de la guerre défendront-ils les malheureux habitans des calamités qu'elle entraine après elle? Ecarteront-ils la misère que fait naître l'alimentation de troupes étrangères, les requisitions, les marches, le pillage, les contributions, les bombardemens, les mauvais traitemens auxquels beaucoup d'individus ont été exposés? Ils se sont écartés du théâtre de l'infortune. Ils n'y ont paru que pour la provoquer; ils n'agissent plus. Mais ils vivent, ils se portent bien, ils sont immortels.

Tout écrivain qui trace les derniers événemens dont nous avons été les temoins doit veiller attentivement sur sa plume. Fût-il doué du caractère le plus doux et le plus indulgent, il seroit tenté de s'épancher en invectives amères contre l'arrogance, la suffisance assommante du militaire qui ne connoissoit point de bornes.

Avant la bataille de Jéna, il se trouva des hommes qui tinrent un langage modeste. Craintifs pour les suites de cette guerre ils ne supposoient pas que la paix dût être signée à Koenigsberg, à Memel, à Petersbourg; mais ils prévoyoient qu'elle pourroit l'être à Berlin. Qui eût osé tenir ce langage en présence de ces Généraux? On en eût été maltraité en paroles, peut-être fût-il arrivé pis encore.

Il semble que les Officiers Prussiens aient voulu se prémunir jusques dans la guerre d'une certaine arrogance par laquelle beaucoup *) d'entr'eux ont été les oppresseurs de l'Etat civil. Mais c'est toute autre chose d'avoir en présence un bourgeois sans armes que l'on peut terrasser d'un coup, ou un guerrier praticien, qui est défendu par les mêmes droits et qui porte la même épée. Le fantôme de point d'honneur, dont ces arrogans empruntent le secours vis-à-vis du citoyen désarmé, les abandonne dans la bataille et ils n'ont d'autre ressource que la fuite ou l'esclavage.

Il y avoit dans le système militaire du point d'honneur militaire quelque chose d'affreux, et qui fait frémir l'ami de l'humanité. Le citoyen de l'état civil pouvoit, sans conséquence, être maltraité de coups par l'officier. Mais avoit-il, de son côté, levé la main sur son adversaire? celui-ci ne pouvoit laver sa honte que dans son sang. La chose est incroyable; mais elle est vraie. Elle est digne de l'Empire de Maroc, et on la trouve dans le Royaume le plus éclairé de l'Europe. Les mains du bourgeois sont-elles donc infames? Son sang est-il moins précieux que celui de l'officier?

On toléroit ces horreurs. On croyoit que ce système d'honneur si sublime feroit des merveilles dans la guerre. Cela n'est point arrivé. La victoire à rempor-

*) Je dis *beaucoup*, car tous ne sont pas dans le cas. Il y a des exceptions à la règle. Il y a un grand nombre d'officiers trop raisonnables pour rechercher un tel mérite. Je puis en citer des preuves.

ter sur l'ennemi dépend d'autres principes; elle n'a pas besoin d'être achetée par le sang et l'avilissement du bourgeois. Le véritable honneur trouve toute sa gloire dans des procédés de justice et d'équité envers ses concitoyens, de quelque condition, dans quelque rang qu'ils puissent être. Ecartons un système aussi insensé. Nous n'avons pas besoin de héros à rodomontades.

J'aurai des antagonistes en avançant ces idées. Ceux qui attachent du prix à un chapeau mis en travers, à une demarche menaçante, à un propos brutal, s'élèveront contre moi. Mais les hommes doués d'une réflexion juste et capable de sentiment, me donneront leur suffrage. Beaucoup d'autres répéteront avec moi cette vérité et à la fin, elle sera mise en évidence.

En voilà assez sur cet article. Je retourne aux événemens du 15 Novembre.

L'après-midi on tira isolément quelques coups sur les batteries des assiégeans, et je remarquai encore combien il étoit difficile de viser juste. Sous ce rapport les assiégeans ont un grand avantage. Il n'y a presque pas un de leurs coups qui ne porte; leur but a des limites étendues. Mais une batterie qui, dans l'éloignement où elle est placée, ne paroit que de la longueur d'un pouce demande une ligne de direction bien exacte. Les canons du bastion de Sebastian en atteignirent une jusqu'à six fois. Il en résulta que les hommes qui la dirigeoient furent obligés de la quitter avec précipitation.

J'ai déjà rapporté plus haut que la maison où je demeurois avoit été choisie pour une des retraites de la réserve et qu'on y avoit établi un corps de garde. J'étois donc entouré de soldats jour et nuit, et quand je revenois le soir au logis, je trouvois les corridors et les escaliers remplis de guerriers veillans ou dormans avec un vêtement très leger. Ce spectacle m'affligeoit vivement. Ces hommes ainsi abandonnés au froid et couchans sur la dure, c'étoient les hommes les plus importans du jour, ceux qui défendoient nos boulevards, et sans lesquels les assiégeans eûssent, à toute heure, pu avoir libre entrée dans la ville.

Dimanche 16 Novembre.

La canonade ordinaire du matin commença à 4 heures et demie. Dans un intervalle de 5 minutes, j'entendis 15 à 20 boulets siffler au dessus de ma demeure. Un moment après il y eut du feu dans la rue de Prusse, apparemment par l'effet d'une grenade crevée. Je sortis en hâte et je fus témoin d'une scène effrayante. L'obscurité, la clarté que la flamme répandoit pendant la nuit, le tonnerre de l'artillerie, le fracas des boulets et des grenades, les cris lamentables qui appelloient du secours firent sur moi une impression dont le souvenir est ineffaçable. Une nuit dont le silence n'est interrompu que par de telles scènes de terreur, ne peut que prendre un aspect formidable.

Le feu de la rue de Prusse étoit encore dans toute sa violence qu'une grange du Commandant, située

près du rempart, et remplie de paille brûla, et fut avec une flamme épouvantable consumée jusqu'aux fondemens. Le feu éclata en plusieurs endroits dans cette matinée; mais les propriétaires avoient déjà acquis tant de connoissance de leurs moyens, et tant de présence d'esprit, qu'au moment où une grenade étoit tombée dans leurs maisons, ils accouroient et éteignoient le feu avant qu'il fît des progrès.

Lorsque le jour parut, le feu des assiégeans cessa, mais le nôtre fut continué. Un mortier et un canon de 24 se trouvoient sur le bastion Frédéric, en face de ma demeure. A chaque coup la maison trembloit jusques dans ses fondemens, les portes se fermoient, les fenêtres s'ouvroient avec violence. La batterie sur laquelle ces pièces se dirigeoient fut ruinée, comme je l'observai du rempart.

Il y avoit peu de maisons dans la ville qui n'eûssent éprouvé quelque dommage. Plusieurs propriétaires payoient à très haut prix des gens pour qu'ils restâssent sur les greniers et éteignissent le feu en cas de besoin, tandis qu'ils cherchoient leur sûreté personnelle dans les caves. Mais se sauve-t-on par ce moyen et ne s'expose-t-on pas à d'autres dangers? On évite les boulets et on respire l'air de la cave, selon mon idée, plus funeste. On me traita souvent de téméraire, parceque je continuai, durant tout le siège, à dormir au second étage dans une maison assez exposée. Mais je ne crois pas mériter ce reproche. J'avois assez bien calculé le danger, et j'étois tranquille. Au

Sud-Ouest j'étois préservé par le collège des Jésuites, à l'Est par le Fort de l'Etoile, au Nord et à l'Ouest par la masse même de la ville. Je n'étois exposé qu'à des boulets qui vinssent du Sud, de la contrée du moulin à tan, et de ce côté-là je ne voyois point de batterie. Les grenades ne pouvoient être dangereuses pour moi que dans le cas où elles viendroient du Nord de la ville et entreroient dans mes fenêtres. Mais les batteries du Nord étoient fort éloignées. Une direction pareille devoit, dans toutes les probabilités, avoir lieu bien rarement, et l'on ne jetoit pas encore de bombes. En un mot, je craignois l'air de la cave plus que les pièces d'artillerie. Ce n'étoit point chez moi, témérité, c'étoit le résultat du calcul si je refusois de dormir sous terre.

Rien n'auroit pu nous garantir avec autant de succès de ces canonades qu'une sortie. Le soldat paroissoit s'y prêter avec empressement; mais plusieurs Officiers opposoient à cette idée une multitude d'objections. Je fus un jour apostrophé assez rudement à ce sujet par un Officier qui me dit avec emportement que ceux qui parloient ainsi, et qui se promenoient oisivement sur le rempart allàssent tenter ces sorties.

Cette réponse n'étoit ni sage, ni démonstrative. Elle n'étoit pas non plus dans les règles de la politesse; mais elle avoit quelque chose qui commandoit le silence et je me tus. Je n'ai plus depuis parlé de sortie avec cet Officier. Cependant en dépit de sa réfutation, en dépit du refrain habituel que l'on n'étoit point

pourvu de cavalerie, et que l'on ne pouvoit se fier à la garnison, il y avoit un plan qui rendoit l'exécution possible.

On peut bien supposer qu'il y avoit dans la garnison 1000 soldats natifs du pays dont on étoit sûr. Il n'en falloit que 500 pour une sortie, il en restoit donc en tout 2500 dans la ville. Ces 500 hommes, sans doute, ne pouvoient tomber sur la force de l'ennemi; mais ils pouvoient saisir ses vedettes, marcher sur les batteries, les ruiner, et, dans le cas où les assiégeans les poursuivroient avec une force majeure, se retirer sous les canons de la forteresse et attirer l'ennemi sur un point où notre artillerie l'eût atteint à la fois de tous les côtés. C'eût été au Chef d'artillerie à déterminer ce point.

Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose d'irraisonnable, d'impossible, de dangereux dans ce plan. A quoi servent les soldats, si on ne peut les employer au moment du besoin? A cet égard le système militaire manifeste des contradictions si affligeantes et si funestes qu'elles révoltent l'humanité. On fait le malheur de plusieurs milliers d'hommes pendant leur vie entière, — pour ne pas pouvoir se servir d'eux.

Nos soldats reçurent aujourd'hui, Dimanche, le cadeau d'un $\frac{1}{2}$ Mässel*) de pois et d'une demi-livre de viande pour chacun. On parloit même de leur accorder cette gratification tous les jours. Brillante récom-

*) Un Mässel de Silésie répond à $\frac{1}{18}$ Metzes de Berlin ou 55 pouces cubes de France.

pense pour les défenseurs de la ville! On en demeura cependant à leur fournir de tems à autre une petite portion de vivres. Une telle générosité ne pouvoit pas revenir journellement.

Notre bois étoit consumé, et il paroissoit que nos provisions de beurre, de lard, de pois, de gruaut, de lentilles etc, passeroient à l'ennemi. Triste économie!

L'ennemi nous avoit coupé nos aqueducs et les pompes cessoient de couler; mais il ne pouvoit pas nous couper l'Oder, et nous ne courions pas risque de mourir de soif.

Conclusion du récit du blocus de Glogau jusqu'à la reddition.

Depuis le 17 Novembre jusqu'au 2 Décembre, jour de la capitulation, le tableau de l'attaque et de la défense, du vacillement des esprits entre la crainte et l'espérance, de la divergence dans les opinions politiques, dans les vues, les désirs, les expressions offre une constante uniformité, et une suite aussi sèche de faits que nous les avons déjà présentés en détail. Un jour, une nuit ressembloit à l'autre. Si nous ne voulons pas abuser de la patience du lecteur, il ne faudra lui offrir dans le reste du tableau que les journées qui

se distinguent par quelque chose d'extraordinaire et d'intéressant.

Le 18 *Novembre.*

S'il ne se passa précisément rien de bien important dans le cours de cette journée, il est pourtant à remarquer pour l'individualité d'une garnison qui d'ailleurs n'avoit pas un excès d'énergie, et qui connoissoit plus l'art de différer que celui d'agir, qu'elle fit une sortie, et une sortie heureuse. Quatre artilleurs avec des couronnes de poix, escortés de 45 volontaires, furent envoyés pour saisir une petite troupe de Bavarois qui se croyoient en sûreté dans un moulin voisin, d'où ils inquiétoient par leur feu le Fort de l'Etoile. Le moulin fut cerné! L'attaque fut vive et tourna d'abord à l'avantage des Prussiens. Et quel en fut le résultat? — Quelques morts des deux côtés, et 22 hommes avec un officier, que l'on fit prisonniers de guerre. On les amena en triomphe entre deux files de spectateurs étonnés. Le lendemain on rendit la liberté à l'officier.

Le 24 *Novembre.*

Journée mémorable dans les annales du patriotisme Prussien! Le député du Cercle à Klein-Kauer, *de Rochow*, et le Directeur de la maison des États, Baron *de Stosch*, propriétaire de Gleimig et Gustau, vinrent vers le soir, en toute hâte, à la ville, bien entendu que ce fut avec la grâcieuse permission des assiégeans. Touchés de compassion, comme ils le disoient, du

malheur du plat pays, et enflammés d'un zèle magnanime pour le bien-être de la province, ils venoient solliciter, par d'instantes prières auprès du Gouverneur et du Commandant, la reddition de la place! Leurs voeux patriotiques ont été exaucés. Puissent-ils avoir à se réjouir du bien-être qu'ils prétendent en pouvoir devenir la suite! — La même journée fut tragique pour la ville. Un jeune garçon, fils d'un sous-officier fut attrapé d'un boulet de canon et mourut peu après. Il en arriva de même à une servante. Ce sont les seules catastrophes qui aient affecté, durant le siège, le paisible état civil.

Le 27 Novembre.

Dès le matin on apprit la fâcheuse nouvelle que 100 hommes du bataillon de Zastrow avoient déserté. On assura que le plus petit nombre d'entr'eux avoit une part réelle au complot, et que la plupart n'avoient été entrainés hors de la ville que sous prétexte d'une sortie. Il est à croire qu'une dépense de 100 manteaux et de 100 livres de viande de plus, les eûssent retenu avec plus de succès que le devoir même et l'honneur *).

Le 1 Décembre.

L'ennemi avoit reçu du renfort en hommes et en artillerie. La matinée commença par une canonade des

*) Il faut observer que ces déserteurs étoient tous des Polonois. Dans l'idée que la Pologne alloit être réintégrée, ils se hâtoient de retourner dans leur ancienne patrie. *Rem. du Trad.*

plus vives. Beaucoup de grenades et de bombes furent jetées dans la ville. Dès que le feu eut cessé, il vint de nouveau un parlementaire. Les abouchemens avoient lieu, presque tous les jours, et il paroissoit qu'ils alloient conduire à la réalité. On donna les ordres les plus sévères à la garnison de ne plus tirer, sous peine de passer par les baguettes. Tout cela répandoit l'angoisse parmi le civil comme parmi le militaire, et faisoit naître la crainte que la ville allât se rendre. Il ne fallut, hélas! qu'une journée encore pour que cette crainte fût confirmée.

Le 2 Décembre.

La nouvelle douloureuse se répandit: „on a capitulé." La consternation fut générale, car personne ne pouvoit s'expliquer les motifs d'un changement aussi subit, ni concevoir ce qui avoit pu amener cette catastrophe. La garnison étoit plongée dans la douleur; elle se livroit au désespoir. Les soldats couroient par les rues avec tumultes, et commettoient toutes sortes d'excès. Ce désordre dura toute la nuit.

Le 3 Décembre.

Un deuil général régnoit par la ville. De bon matin le militaire se rassembla sur la place du marché; mais il n'y avoit plus d'ordre, plus de règle. Les rênes de la subordination qu'on avoit déjà peine à tenir étoient rompues, et comme un torrent, long-tems arrêté dans d'étroites limites, entraine avec violence, dès qu'il les

a franchies, tout ce qu'il rencontre dans sa route, ainsi toutes ces forces qui n'étoient plus retenues ravageoient violemment autour d'elles. L'un brisoit ses armes, l'autre déchargeoit hardiment son fusil sous les yèux de son chef, un troisième faisoit de longues remontrances à son Officier. — Mais que sert-il de retracer individuellement des scènes qui se renouvelloient de tous côtés? Les flots tumultueux débouchèrent enfin. La garnison sortit par bataillons de la porte de Breslau et mis bas les armes sur le glacis. Les assiégeans victorieux ayant à leur tête le Général Vandamme se précipitèrent dans la ville.

Tel est le tableau d'un événement qui fera toujours époque dans les annales de Glogau, et qui doit influer plus ou moins sur les destinées de la monarchie Prussienne. Tout habitant du pays, tout habitant même de l'Allemagne, s'il est animé d'un vrai patriotisme, semble pouvoir élever la question :

„Le Lieutenant Général de Reinhardt répondit-„il, en qualité de Gouverneur et de Chef de la „Forteresse, à la confiance que le Roi avoit eue „en lui? A-t-il rempli avec fidélité et en honnête-„homme les devoirs que lui imposoit sa charge?"

Nous nous contentons d'émettre la question; ce n'est ni le tems ni le lieu d'y répondre. Les vues éloignées d'un laïque ne sont pas suffisantes pour la traiter. Il n'y a que l'oeil d'un militaire, la pénétration éclairée d'un homme du métier qui puissent prononcer un jugement compétent. — Ce sera au Gouverneur lui-même

à parler. Ce sera à lui, car dans une affaire publique il n'y a que celui qui l'a connue dans tous ses détails et dirigée, qui puisse en rendre compte publiquement. Ce compte à rendre, il le doit à l'Etat, encore plus à la classe qu'il occupe et à son honneur. — Pourquoi garderoit-on le silence? — L'opinion générale n'est pas en sa faveur, du moins a-t-elle des doutes sur sa conduite. Mais l'honneur du militaire, comme la sensitive, tremble à l'attouchement le plus éloigné, et la dénomination *noli me tangere* lui est applicable autant qu'à la fleur. Pour faciliter au Général son ouvrage, je résumerai, en finissant, les questions principales que le public réitère sans cesse, et avec les mêmes doutes.

1°. Se présenta-t-il effectivement, tout à coup, une réunion de motifs si pressans, pour que la forteresse, après avoir tenu quatre semaines, et lorsque les circonstances paroissoient au moins n'avoir pas éprouvé de changemens considérables, dût être si subitement livrée à l'ennemi?

Cette question est d'autant plus importante, d'autant plus pardonnable à un Silésien que la ville de Glogau étoit, du côté où l'ennemi arriva, la clef de la Silésie. En différent encore un peu, il étoit vraisemblable que l'on recevroit du secours, soit de la garnison de Breslau, soit du corps du Prince de Pless. La ville même n'avoit pas encore été exposée à un danger bien violent. Le militaire et le bourgeois, à l'exception de quelques ames étroites qui ne vivent

que pour le moment, étoit plein de courage, et avoit conservé ses forces et son humeur, tout de même qu'au commencement de l'attaque. On a parlé d'un manque de bois de chauffage qui devoit avoir déterminé à la reddition. Je crois que cet allégué n'est que l'invention froide d'un coeur glacé.

2°. Pourquoi les magasins furent-ils remplis de toutes sortes de provisions? pourquoi la quantité énorme de poudre fut-elle, en quelque sorte, conservée avec inquiétude pour l'ennemi? Tandis que, dans la saison la plus rigoureuse, durant tout le blocus, la garnison, gémissant sous le joug pénible du service, avoit à peine de quoi se couvrir, recevoit de tems à autre un vieux manteau, une couverte de cheval, et la plus modique subsistance?

Cela paroit d'autant plus surprenant que le Général de Marwitz, comme nous l'avons déjà rapporté plus haut, reçut 10000 Risd. pour l'approvisionnement en subsistances, et que peu avant ces tems fâcheux pour la ville, il s'étoit fait une collecte assez considérable pour fournir une provision de manteaux d'hiver. Qu'est devenu le produit de cette collecte? Pour qui en ont été les avantages?

3°. Pourquoi la capitulation ne fut-elle pas connue? L'ennemi étoit présent avant que les bourgeois s'en apperçûssent. Durant tout le tems du blocus, ils avoient manifesté de la modération, et de la patience. Chacun avoit eu sa part de la calamité publique. Falloit-il,

contre les usages de la guerre, contre la nature de la chose même qui devoit être de notoriété générale, le laisser dans une entière ignorance sur sa destinée et sur le sort de la ville? — Puissent tous ceux qui ont pris un intérêt actif à la direction de la forteresse, être bientôt en état de résoudre ces questions, pour leur honneur, et à la satisfaction du public! Puisse surtout le Major de Putlitz, si généralement estimé, donner un jour son avis décisif sur ces idées! Personne ne se réjouira plus que le patriote Prussien et le Germain honnête du triomphe de la vérité.

De la formation d'un Etat. Observations sur le système politique de la Prusse et ses suites.

Pour juger avec solidité des nouvelles relations politiques de l'Europe, il faut examiner d'abord quelle est la situation actuelle de l'Etat, quel en est proprement l'esprit. Tout comme les hommes ont établi des caisses d'incendies, dit Schlötzer, ils ont institué des Etats. Et quand les fondateurs n'auroient pas conçû bien distinctement le but qu'ils se proposoient d'atteindre, il est certain que, sans en avoir même la connoissance et la volonté, ils ont voulu atteindre un but important pour l'humanité. Quel étoit ce but?

Sans doute, ils n'en avoient point d'autre que celui d'une culture de l'humanité qui n'eût pas pu être opérée par d'autres moyens. L'Etat n'en offroit encore que la première condition requise, la sûreté, jusqu'à ce que dans la suite on pût mettre en oeuvre d'autres voies.

Si la culture de l'humanité est le but de l'espèce humaine, Fichte a raison de dire: *)

„L'Etat absolu est, dans sa forme, une institu-
„tion artificielle destinée à diriger sur l'existence
„de l'espèce humaine toutes les forces individuel-
„les et à les y confondre."

Nous voyons clairement que l'Etat veut autre chose que réaliser les vues des individus. De là la contradiction entre les intérêts individuels et les ordres de l'Etat, la friction continuelle, la tendance de ceux qui sont gouvernés à s'opposer aux lois de ceux qui les gouvernent. Nous comprendrons le principe de ce phénomène, si nous observons ce que Fichte dit plus loin:

„Le but de l'individu isolé est sa jouissance pro-
„pre; il se sert de ses forces comme de moyens
„pour y parvenir. Le but de l'espèce est la cul-
„ture et la condition une subsistance convenable."

Ainsi lorsque l'Etat a pour but de diriger toutes les forces individuelles vers la vie de l'espèce, il est en opposition avec l'intérêt de l'individu; car, dans l'Etat, toutes les forces doivent être mises en action, non pour des jouissances propres, mais pour le but de l'espèce.

*) Voy. Traits fondamentaux du siècle présent.

L'Etat exige des individus la réalisation d'un but étranger qui est hors du champ de leur intérêt particulier, et comme il n'y a point d'individu qui sacrifie volontiers son existence individuelle à celle de l'espèce, l'Etat doit devenir une force coactive.

La première condition d'un Etat et la première caractéristique de l'idée que l'on put en concevoir fut que des gens libres se soumirent à une volonté et à une inspection étrangère. Des esclaves ne forment point de relations d'Etat. L'homme libre doit se soumettre à la volonté d'autrui. Tant que cela n'exista point, la formation d'un Etat ne put avoir lieu.

Il y a trois sortes de modes de soumission possibles, et de là les trois formes fondamentales d'un Etat que Fichte a développées.

1°. *Tous ne sont pas soumis à tous.* Ceux qui ont assujettis les autres, ont soumis une partie des membres de l'Etat à leur but propre; et il s'est formé deux classes, les gouvernants et les gouvernés.

2°. *Tous ne sont soumis à tous que négativement.* C'est-à-dire qu'il y a pour chacun un but qu'on lui a assuré, et auquel il peut tendre sans qu'on ose le troubler dans ses efforts. Un tel but, garanti par la constitution, est *le droit.* Sous cette forme, il existe une égalité *de droit* et non *des droits.* Car les droits assurés à chacun des individus, peuvent différer beaucoup dans leur extension, et probablement prendra-t-on pour règle, le genre de propriété qui avoit lieu lorsque le règne des lois commença.

3°. *Tous sont soumis à tous positivement.* Toutes les forces de tous les citoyens sont mises en requisition pour le but commun. L'égalité des droits est universelle. Le même but est aussuré à chaque individu. C'est la forme la plus parfaite d'un Etat. Il peut se trouver, dans cette forme, une différence de conditions, de la variété dans l'application des forces humaines; quelques branches de l'administration peuvent être confiées exclusivement à certains individus. Mais il n'existera dans cette société aucune condition qui ne soit calculée sur l'ensemble et qui ne soit nécessaire à la conservation du tout.

Si nous consultons l'histoire, nous trouverons des exemples pour ces trois formes différentes. Dans la plupart des nouveaux Etats de l'Europe, il n'y en a aucune qui soit entièrement pure; mais, pour l'ordinaire, plusieurs sont mêlées. La Grece et Rome avoient des hommes libres et des esclaves.

Le Magnat de Russie vend ses propriétés territoriales avec les paysans qui les habitent et qui sont regardés comme en étant les appartenances. Dans la plupart des contrées de cet immense Empire, le paysan n'ose pas chercher à tendre à un but qui lui soit propre; il est absolument assujetti à la volonté de son maître. A-t-il acquis une somme d'argent? Le Seigneur peut, à son gré, exiger le tout ou en prendre une partie comme capitation. Dans plusieurs provinces Allemandes et Slaves le paysan porte encore ainsi le

grelot et la dénomination de sujet n'est qu'un adoucissement de celle d'esclavage personnel. Dans cette relation des paysans le Seigneur seul est immédiatement assujetti à l'Etat. A côté de lui le Tiers-état s'est élevé insensiblement, et se trouve dans la même soumission immédiate.

D'un autre côté nous devons observer que les Gouvernemens de l'Europe sont attentifs à soustraire, de plus en plus, aux dominateurs ceux qui leur sont spécialement assujettis, et à leur donner parité de droits avec la bourgeoisie, ce qui s'est, en partie, déjà réalisé. De là les lois pour le rachat des corvées, le raçonnement de la servitude, et toutes les ordonnances qui tendent à faire du paysan un propriétaire libre.

Il existe encore un reste du système féodal; la *noblesse héréditaire* qui a des droits tout différens de ceux des bourgeois et du paysan. Nous la trouvons dans tous les Etats de l'Europe, à l'exception de la France; il y a donc *égalité de droit*, sans qu'il y ait *égalité des droits*. La noblesse, le bourgeois, le paysan, n'osent pas se troubler réciproquement dans les vues particulières qui leur sont garanties. On s'efforce à fixer les devoirs des paysans vis-à-vis de la *noblesse*, c. à. d. les conditions de l'assujettissement entre celui qui soumet et celui qui est soumis. Cependant la noblesse jouit de l'avantage d'avoir un plus grand cercle d'activité que les autres Etats. On lui a imposé comme une obligation particulière le devoir de soutenir l'Etat, tant en lui confiant la direction des opérations de défense

contre l'ennemi, qu'en la chargeant de l'administration des affaires les plus importantes dans l'intérieur, et en la faisant jouir de distinctions honorables.

On a assigné aux *bourgeois* ou au *tiers-état*, pour son cercle d'activité, les diverses branches des professions de travail. On en tire ceux qui instruisent la nation et les fonctionaires des classes inférieures.

Le *paysan* et appellé à tirer de la terre les diverses productions brutes qu'elle fournit et à exercer dans les légions militaires de l'Europe le service inférieur machinal. Ainsi les divers cercles d'activité de ces classes de citoyens renferment des objets bien différens; mais personne ne doit être troublé dans celui qu'il occupe; il y jouit de la protection de l'Etat, de la conservation de ses droits; et on fixe pour chacun les relations dans lesquelles il se trouve avec les autres.

La France seule, par un bouleversement total de ses anciennes relations, a gagné *parité de droits pour tous les membres de l'Etat.* Aucun membre isolé ne peut troubler les autres dans leur tendance au but, tous sont immédiatement soumis à l'Etat, personne ne l'est aux vues des autres. Le système féodal est brisé; c'est la troisième classe de la formation des Etats. Par cette révolution, la France a pris la supériorité dont elle jouit dans l'Europe. En s'emparant des forces de tous les individus pour ses vues générales, elle a acquis un pouvoir qui manque à tous les autres Etats de l'Europe, où le système féodal fait agir en faveur d'individus isolés des forces qui par là même sont enlevées à l'Etat. L'ancien équilibre est ébranlé.

Dans la même proportion où l'humanité doit faire des progrès, l'Etat doit se rapprocher de la perfection. Tout homme non prévenu reconnoîtra sans peine que la constitution Françoise est celle qui en approche le plus.

Chaque Etat combat pour son existence et doit y tendre, afin de placer l'espèce humaine dans les conditions extérieures où elle peut, en pleine liberté, jouir des prérogatives de la raison qu'elle a pour but. En même tems que l'Etat travaille à sa propre conservation, il fait atteindre l'espèce humaine au but qu'elle se propose.

Nous pouvons donc observer avec tranquillité le grand spectacle que nous présente actuellement l'univers. Tandis qu'il se développe à nos regards, nous savons qu'il doit conduire à une détermination plus prononcée du droit, et, par conséquent, à un plus haut degré de félicité.

Dans les commencemens de la révolution Françoise, amenée par la fluctuation des systèmes des derniers Souverains, et par l'avilissement où on faisoit tomber l'humanité, l'Angleterre avoit déjà acquis depuis long-tems la souveraineté des mers. Elle étoit en possession des plus riches colonies, de la flotte la plus imposante, des plus importantes fabriques et du commerce le plus étendu. C'étoit à regret qu'elle permettoit aux autres nations une part au commerce universel. Elle les restreignoit autant qu'il étoit possible. Ses relations avec le reste de l'univers étoient amica-

les ou hostiles, selon que les affaires commerciales le demandoient.

La France avoit été la plus puissante rivale de l'Angleterre pour le commerce maritime. Ainsi la guerre que l'Autriche, la Prusse et d'autres Etats de l'Europe firent à la France étoit conforme aux voeux des Anglois. Ils la déclarèrent en même tems, et gagnèrent une grande partie des Colonies de la France et de ses alliés. Les puissances continentales Européennes craignirent la supériorité qu'elle prenoit et saisirent toutes les occasions d'y mettre obstacle. L'Angleterre qui trouve ses avantages dans la foiblesse de la marine Françoise, soutient les puissances continentales; elle leur facilite la guerre, afin que la France soit obligée de faire usage de toutes ses forces sur le Continent et que, par là, elle soit hors d'état de les faire servir à sa marine, au recouvrement de ses colonies, à la prospérité de ses manufactures qui périclitent, faute de débit.

Telles furent insensiblement les suites de la révolution. La France faisoit des progrès visibles dans sa constitution. L'Europe demeuroit inactive.

A la mort de Frédéric, on abandonna en Prusse le système de ce grand Philosophe. On abattoit de tems à autre une partie de l'édifice de l'Etat, on affoiblissoit la base, et l'on ne mettoit point un nouveau fondement qui eût de la solidité. On ne se faisoit point d'idée des relations de la génération humaine. La révolution que les troupes Prussiennes étouffèrent en Hollande, avec assez de facilité, fut réalisée

peu de tems après. Les capitaux que Frédéric avoit amassés pour les faire valoir en faveur de ses Etats, furent dissipés. L'immoralité étoit autorisée par de grands exemples et un *Edit de Religion* dut faire des hommes pieux.

A la fin de l'année 1797, Frédéric Guillaume III monta sur le trône. On entend bien des jugemens téméraires sur les Monarques; dans le coeur de celui-ci on ne trouve point de tache. Je n'en parlerois point, car on suppose toujours de la passion ou un dessein prémédité dans l'auteur qui prononce; je suis éloigné de l'un et de l'autre; mais je dois parler du Roi, parceque de lui dépend tout l'esprit de la Monarchie. Quel étoit cet esprit? La probité la plus rigoureuse qui ne veut attenter aux droits légitimement acquis d'aucun individu. On entendit souvent traiter ce principe avec dérision; mais quand on fait le pas, quand on se permet la lésion d'un droit quelconque, où est le point jusqu'auquel cette lésion est *politiquement convenable?* N'est-on pas renvoyé ici à la volonté des hommes, à la question s'ils préfèrent ce qui est mieux, et s'ils veulent faire le sacrifice volontaire d'un droit qui nuit à l'ensemble? Mais il est évident que si nous ne voulons *jamais* léser aucun droit, c. à. d. ne *jamais* apporter de changement à l'état existant de la société, nous ne pourrons *jamais*, dans nos relations sociales, nous élever à un plus haut degré de perfection. C'est ce qui a donné à beaucoup de personnes l'idée que la force *seule* doit gouverner. Oui; qu'il y ait de l'éner-

gie; mais que le Souverain n'oublie jamais qu'il fait partie de l'humanité, et que l'humanité est supérieure à l'Etat. Il falloit donc joindre au principe de la justice, considéré comme principe dominant, celui de la prudence; ne jamais perdre de vue le grand but de l'humanité et faire marcher de concert la prudence et la justice. Mais quel ouvrage colossal que de ramener dans les limites de la moralité cette masse, dégagée de toutes ses entraves, et ne vivant que pour ses jouissances! Quels obstacles n'avoit-on pas à vaincre pour la faire servir à de grandes vues!

La colonne principale des Etats Prussiens, sa grande armée, avoit dégénéré par un repos de 43 ans, peu interrompu et n'avoit point acquis l'habitude qu'on ne peut obtenir que par la guerre. La vie est le plus grand bien de l'homme; le guerrier est appellé à en faire volontairement l'offrande; par quels moyens un tel sacrifice sera-t-il compensé? Par aucun autre, que par la gloire dont le couronnent ses contemporains et la postérité. Une dignité, une gratification sont de trop foibles récompenses pour avoir exposé la vie. Le principe de l'honneur, du devoir de combattre pour la patrie, doit accompagner le guerrier dans le tumulte de la bataille. Mais il voit, autour et près de lui, tomber ses proches, il attend la mort à chaque instant! Quelle force d'esprit il faut avoir pour demeurer de sang froid et pour conserver sans altération le sentiment du devoir et de l'honneur! Mais est-on une fois familiarisé avec le danger? a-t-on une fois échappé au

tumulte du combat? le courage se fortifie, on envisage la mort sans effroi, on ne connoit plus la crainte.

A la fin de l'année 1806, l'armée Prussienne entra en lice, provoquant un ennemi qui, pendant 14 ans, s'étoit familiarisé avec la mort. Elle perdit les batailles de Jéna et d'Auerstaedt. La perte d'une bataille n'est pas irréparable. Si l'on avoit concentré les restes de l'armée, si l'on s'étoit rallié, la perte n'auroit pas été immense. Le plan de la bataille demeura dans la poche du Chef blessé dès le matin; son adjudant, officier Prussien, abandonna ce plan et quitta la place avec le Chef. Il ne pensoit pas comme Lionel:

„Adieu, Mylord! Je vous payerai à la fin du com-
„bat le tribut de mes larmes, si j'existe encore.
„Actuellement le destin m'appelle; le destin en-
„core assis sur le champ de bataille et agitant
„ses lots."

Par des procédés inouis, toutes les forteresses du Weser, de l'Elbe et de l'Oder, jusques dans la Silésie, se rendirent en peu de semaines, sans un siège préalable et par des capitulations que l'on fit tout à son aise. Mais les lâches et les traîtres ont déjà été jugés. Le Général Blücher seul conserva quelques parcelles de l'esprit de Frédéric, et sa petite troupe ne se rendit que lorsqu'elle manqua totalement de munitions et de vivres.

Que doivent faire les Prussiens après la catastrophe de Saalfeld et la bataille de Jéna, pour éloigner de l'Oder le théâtre de la guerre?

Les observateurs impartiaux qui, à l'ouverture de la campagne entre la France et la Prusse trembloient pour les dangers que cette dernière puissance alloit rencontrer dans un combat si inégal, se rassuroient par cette idée que, lors même que l'ennemi gagneroit la première bataille, il ne pouvoit guères pénétrer que jusqu'à l'Elbe, et que Dresde, Magdebourg, Hameln et Erfurt arrêteroient le cours de ses victoires.

Si ces forteresses eussent été en état de défense et confiées à des Commandans habiles et patriotes; si l'armée Prussienne n'eût pas éprouvé à Auerstaedt et à Jéna une défaite aussi sensible; il ne pouvoit pas exister une position plus favorable pour retenir l'ennemi au bord de l'Elbe jusqu'à l'arrivée des Russes; car il avoit, pour arriver à l'Oder, deux lignes de forteresses à renverser. Dans la première Dresde et Erfurt, dans la seconde, Hameln, Magdebourg, Spandau et Cüstrin, avant qu'il parvînt à attaquer une forteresse de l'Oder.

Les événemens de la Saale avoient ôté la présence d'esprit aux plus braves. Si le Duc de Bronswic avoit apprécié, comme il le falloit, la situation fâcheuse de l'armée Prussienne, il auroit vû que, le 10 Octobre, elle étoit déjà battue théoriquement. Il devoit quitter, le 11, les rives de la Saale, placer l'aile droite près de Bronswic, et l'aile gauche entre Dresde et Wittenberg. L'armée combinée des Prussiens et des Saxons se fût ainsi trouvée ramenée à la position qu'elle auroit dû prendre dès le commencement. Dans cette position, couverte sur son front et sur ses flancs par des forteresses, elle seroit restée sur la défensive jusqu'à l'arrivée des Russes et des Anglois.

L'ennemi tenu en échec sur la Saale ou au pied du Harz, on pouvoit organiser une milice de 100000 hommes et faire venir à l'Oder les régimens de la Prusse Orientale. Les troisièmes bataillons pouvoient former une armée de réserve près du Bober entre Bunzlau et Sagan pour défendre la Silésie. La milice devoit être distribuée dans les forteresses, et les places fortes de l'Oder mises en état de défense. On devoit prendre des mesures pour la défense générale des frontières.

Après la bataille d'Auerstaed et Jéna, l'armée Prussienne se trouvoit dans une position fâcheuse. Elle étoit tombée en débris, les Généraux étant obligés de faire une route de 25 milles sans rallier les troupes, afin de pouvoir gagner Magdebourg avant l'ennemi.

L'ennemi qui, de même, cherchoit à atteindre Magdebourg en marches forcées, avoit moins de dif-

ficultés, parcequ'il marchoit sur la corde. „Il étoit „possible de sauver l'armée," dit le sage auteur des lettres historiques sur les grands événemens de la campagne de 1806, „en la ralliant, après une mar„che, tout au plus, après deux, et en se faisant jour „avec ce que l'on pouvoit rassembler de troupes, par „tout où on trouvoit des obstacles. Il ne falloit pour „cela que le courage que donne le désespoir. Ce cou„rage désespéré peut, aussi bien que toute autre gran„deur, entrer dans le calcul militaire; c'étoit la seule „ressource qui restàt dans ce moment au Chef qui „commandoit l'armée, et les cas extraordinaires de„mandent d'extraordinaires résolutions. Le peu de „vraisemblance du succès est une objection bien foi„ble. En guerre, il ne s'agit pas de la vraisemblance „absolue, mais de la vraisemblance rélative, et le „moindre degré que l'on peut en acquérir vaut mieux „que de n'en avoir point du tout."

Je suis entièrement de cette opinion. Il fut facile à l'ennemi, dans la poursuite vers l'Elbe et l'Oder, de saisir les traîneurs, et d'enlever des corps isolés. C'étoit le seul moyen de lui opposer de la résistance par une réunion de forces. L'armée Prussienne devoit faire halte entre Einbeck et Goslar; ramasser les fuyards, joindre à l'armée ceux qui avoient encore leurs armes, et faire donner à Hameln et à Nienburg des fusils à ceux qui les avoient perdus.

Il ne falloit peut-être qu'un repos de deux jours pour rallier la plus grande partie de l'armée. On eût,

après cela, fait la retraite par Hildesheim et Bronswic jusques derrière la Aller. A Hameln l'armée auroit été renforcée par le corps de Le Coq.

Hameln et Nienburg auroient fourni des munitions. On auroit fortifié en hâte Breme, Verden et Münden. Le Gouverneur de Magdebourg devoit retenir les fuyards, les armer, et en former, quand c'eût été pèle-mêle, des compagnies et des bataillons.

De cette manière, les flancs de l'armée auroient été couverts par deux forteresses importantes. Si l'ennemi tournoit les sources de l'Aller, on auroit, peut-être, trouvé moyen de forcer le passage par Bronswic à Magdebourg, et de rentrer par Berlin en communication avec l'Oder. Peut-être aussi auroit-on battu un corps ennemi; seulement falloit-il tenir toutes les forces réunies, et éviter une affaire générale et capitale. Si l'Empereur de France mettoit l'armée de Hollande en mouvement contre le Weser, l'armée Prussienne devoit passer ce fleuve et battre les Hollandois, avant qu'ils pûssent coopérer avec les François contre elle. Dans tous les cas, le théâtre de la guerre ne se trouvoit point dans la Silésie et dans la Marche, et le Roi gagnoit du tems pour la défense de ses provinces. En 1760, Frédéric II se trouva près de la Katzbach dans une position tout aussi critique, et son génie sut l'en tirer.

Aussi l'importance de cette défense a-t-elle été reconnue de beaucoup de personnes intelligentes. Mais lorsqu'on en parla au Prince de Hohenlohe il répondit:

„Je le conçois bien, mais le Roi a ordonné de mar-
„cher sur l'Oder, et le premier devoir du soldat est
„l'obéissance." Mais lorsque le Roi donna cet ordre, la position de l'armée n'étoit pas encore aussi désespérante, quoique l'on pût en prévoir les suites, en considérant uniquement la manière dont Napoléon faioit usage de ses victoires. Ainsi le Prince de Hohenlohe devoit s'écarter de la lettre de la loi, et ne suivre que l'esprit de la chose. Il échangeoit par ce moyen le sort du Général Mack contre la conduite si honorable et si digne d'éloges de l'Archiduc Charles dans la campagne précédente.